REBOUSSOLONS-NOUS !

Réenchanter l'éducation populaire

LES CAHIERS DE L'ÉDUCATION PERMANENTE N°48

pac

Agir par la Culture

© PAC ÉDITIONS

5, rue Lambert Crickx à 1070 Bruxelles
Tél : 02 545 79 11 – Fax : 02 545 79 29
Courriel : editions@intrapac.be
Dépôt légal : D/2016/8120/1
ISBN : 978-2-930524-46-7

Éditrice responsable : Dominique Surleau
Président de PAC : Gilles Doutrelepont
Coordination de la publication : Sabine Beaucamp : 02 545 75 65
Auteur de l'étude : Jean Cornil, essayiste, membre du comité de rédaction et conseiller politique à PAC.
Commandes : Nathalie Misson, editions@intrapac.be ou 02 545 79 18
Conception graphique : Hélène Fraigneux
Mise en page : Vanya Michel et Emmanuel Troestler

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs
Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, ne peut se faire qu'avec l'autorisation de Présence et Action Culturelles.

Les « Cahiers de l'Éducation permanente » sont édités par Présence et Action Culturelles (PAC) avec le soutien du Service de l'Éducation permanente du ministère de la Culture de la Fédération Wallonie Bruxelles, du Ministre-Président de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Loterie Nationale.

Prix du numéro : 5 € (frais d'envoi non compris)
à verser au compte 877-7945801-59 de PAC–éditions,
rue Lambert Crickx, 5 à 1070 Bruxelles.
Conditions d'abonnement : 10 € (2 publications par an) + 6 € de frais de port.

REBOUSSOLONS-NOUS !

Réenchanter l'éducation populaire

SOMMAIRE

PRÉFACE P.5

INTRODUCTION :
des héritiers sans testament P.6

QUELQUES ENSEIGNEMENTS
DU PASSÉ P.11

QUELQUES DÉFIS DU PRÉSENT P.27

QUELQUES PROMESSES
POUR L'AVENIR P.41

ÉLOGE DU TRAGIQUE P.55

S'ÉMANCIPER TOUT
AU LONG DE LA VIE P.59

BIBLIOGRAPHIE P.63

PRÉFACE

Notre présent est secoué d'événements historiques majeurs que nous avons parfois peine à déchiffrer. L'accélération fulgurante du monde, depuis la seconde moitié du siècle dernier, nous laisse comme ébahis, comme sonnés face à la rapidité des métamorphoses qui transforment nos vies.

Ces accélérations se traduisent dans bien des domaines, de la dégradation des écosystèmes à la révolution informatique, de la généralisation du mode de vie urbain à la hausse de la démographie, des avancées du libre-échange à la financiarisation de l'économie, de la persistance d'inégalités insupportables à la société du spectacle et du divertissement généralisé. Sans évoquer les conflits géopolitiques, la crise des migrants, les replis identitaires et nationalistes ou la violence du fondamentalisme religieux qui a récemment ensanglanté tragiquement notre pays.

Comment comprendre toutes ces mutations d'une ampleur inégalée dans l'histoire et qui sont toutes en interdépendances complexes ? Comment, devant de tels bouleversements, retrouver des formes de maîtrise de nos existences et poursuivre nos combats pour un projet progressiste et solidaire ? Comment permettre à chacun de reconstruire du sens, individuel et collectif, et s'engager dans les chemins de l'émancipation ?

Face à ces interrogations, en soi vertigineuses, PAC a souhaité livrer quelques modestes clés de réflexion et des référents théoriques qui devraient permettre de mieux se situer devant les enjeux du présent et face aux défis de l'avenir.

Ces grilles de lecture susceptibles de mieux percevoir les basculements du monde, et que PAC décline au travers de son chantier « Reboussolons-nous » lancé en juin 2015, se fondent tout à la fois sur la longue durée de l'histoire de nos civilisations et leurs différentes phases culturelles, et sur les décryptages contemporains de quelques-uns de ces basculements. Elles s'appuient aussi sur l'exceptionnel foisonnement d'expérimentations sociales et culturelles dans la société civile et la galaxie associative et dont le film « Demain » illustre bien la vitalité et l'enthousiasme.

Cette démarche du mouvement PAC s'inscrit entièrement dans les objectifs du Décret de 2003 qui vise notamment à susciter une prise de conscience et une connaissance critique des réalités du monde actuel et à permettre à tous une attitude de responsabilité et de participation active dans la vie de la cité. Face aux menaces et aux espérances qui traversent le présent, les processus initiés par l'éducation populaire sont d'une brûlante actualité.

L'idée centrale est de permettre à chacun, chacune et particulièrement aux plus modestes, de s'émanciper tout au long de la vie afin d'accroître la maîtrise sur leur destin. Et ainsi apporter notre modeste contribution à la construction collective d'un futur des hommes et de la terre qui se conjugue avec la liberté, l'égalité, la coopération et la solidarité, ces valeurs fondamentales qui, seules, permettront de surmonter les épreuves à l'aube du troisième millénaire.
Ensemble, réenchantons l'Éducation populaire !

Dominique Surleau
Secrétaire générale de Présence et Action Culturelles

INTRODUCTION :
des héritiers sans testament

« Je déteste suivre autant que de conduire »
— Friedrich Nietzsche

Je souhaite, en quelques dizaines de pages, vous livrer quelques réflexions et quelques interrogations sur le temps présent. Elles sont le fruit de rencontres, de dialogues, de lectures, de voyages et de méditations. À l'exemple d'une vie, elles sont partiales, partielles, subjectives, parfois incohérentes et contradictoires, toujours inachevées. Je vous convie à un cheminement. À un itinéraire libre et engagé. Comme une forme d'éducation permanente qui doit sans cesse se dépasser elle-même. Se surmonter et se perfectionner vers une conscience toujours plus lucide des réalités du monde et des humains.

Je suis un étudiant à perpétuité, condamné par une force intérieure, à rechercher sans relâche des angles de compréhension du réel. Je ne serai jamais satisfait car le sentier grimpera toujours. Tout au plus, puis-je espérer quelques gouttes de sagesse et de sérénité par une connaissance moins ignorante des tumultes et des complexités de notre modernité.

Je vous propose de m'accompagner sur ce chemin au travers d'une triple déclinaison : les leçons du passé, les défis du présent et les promesses de l'avenir. Cette structuration est arbitraire comme les analyses qui en décrivent certains aspects et en oublient ou en minimisent d'autres. Je livre ici une vision évidemment subjective, parcellaire et soutenue par les valeurs défendues par Présence et Action Culturelles. Qui pourrait d'ailleurs revendiquer l'objectivité et l'exhaustivité ?

Ce chemin éducatif se fonde, je l'ai indiqué, sur de nombreuses lectures, des expériences de vie et des entretiens multiples souvent passionnés et ce, sur plusieurs décennies. Il s'appuie sur des théories philosophiques, sur des analyses des sciences sociales, sur un regard attentif et quasi quotidien de l'actualité au travers des médias. Il se bâtit aussi sur un étonnement constant, des interrogations et des questions le plus souvent sans réponses. Ce chemin est évolutif par mille emprunts aux grandes pensées comme aux commentaires

pragmatiques sur certains détails du présent.

Je vous propose en annexe une liste de publications dont je m'inspire et qui permet de prolonger la réflexion. Je puise aussi dans le merveilleux réservoir des productions culturelles, de l'art et de l'esthétique. La musique, le cinéma, la littérature ou la peinture posent sur nos temps troublés un regard et des émotions qui nous permettent de ressentir, chacun en fonction de sa subjectivité, la densité des métamorphoses en cours.

Dans ce modeste parcours, vous ne trouverez ni slogan, ni propos définitif et péremptoire, ni solution miracle ou potion magique pour répondre aux angoisses du siècle qui s'ouvre. À l'évidence, des valeurs sous-tendent le choix des récits et des narrations du monde retenus. Mais je plaide sans cesse, et d'abord envers moi-même dans mon for intérieur, pour une réflexion critique progressive, changeante, dynamique d'où émergent le plus souvent des pensées ambivalentes, incertaines ou hésitantes.

Comme l'exprime une des traditions de la philosophie, il n'y a aucun pessimisme ni aucun optimisme. Seulement du tragique au sens où le plus souvent des valeurs contraires mais signifiantes s'opposent à propos d'une même problématique. Cette démarche s'inscrit bien dans l'effondrement des grandes utopies et des idéologies salvatrices comme dans le refus des dogmatismes religieux ou totalitaires. La logique d'une idée, tendue jusqu'à son aboutissement ultime, comme la décrivait Hannah Arendt, est bien le germe mortifère de tous les désastres du siècle précédent.

Car ces pages postulent un basculement du monde, un renversement de l'époque, des mutations historiques majeures. Nous vivons sans doute un nouveau moment axial de l'humanité comme le décrivait Karl Jaspers à propos des transformations intellectuelles en Grèce, en Inde ou en Chine au VIe siècle avant notre ère. Comme aux moments historiques pivots de l'invention de l'imprimerie, de la machine à vapeur, de l'électricité puis, ensuite, de l'informatique. Comme encore, sur le plan politique, ce nouveau moment axial qui se traduit par la révolution industrielle, les révolutions françaises et américaines, la lente progression des idéaux démocratiques et la sacralisation des droits humains.

Ce postulat implique que, contrairement aux discours dominants depuis quatre décennies, nous ne traversons pas une crise, ou une panne du système. Cela supposerait

qu'une fois la machine réparée et remise en son état antérieur, tout reviendrait comme avant, après un remède économique adéquat. Un peu, comme en médecine, où l'on traiterait une crise d'appendicite, pour retrouver un patient sain et régénéré. Comme avant la douleur dans le ventre. Comme avant le chômage massif et la croissance en berne.

Il est donc opportun de s'ôter de l'esprit que la vie d'avant reviendra. Cela n'empêche en rien de nourrir quelques nostalgies et d'y pêcher des enseignements féconds pour l'avenir. Au cours du long processus d'hominisation de la terre, aucune civilisation, aucune culture n'ont été rétablies dans leur situation antérieure. Comme en chimie, tout se transforme, inexorablement. La matière comme les collectifs humains.

La crise signifie d'ailleurs couper, séparer, juger. Le mot a engendré critique qui distingue ce qui est bon et ce qui est mauvais comme une critique théâtrale ou littéraire. Il a aussi créé le mot décision qui signifie couper en deux comme une paire de ciseaux. Et quand on a coupé quelque chose il est difficile de revenir en arrière. Comme l'exprime Michel Serres, la crise a séparé la société en deux. Il y a un avant et un après. La crise n'est donc pas une difficulté passagère mais un changement fondamental. C'est le sens savant du mot crise. Celui qui convient à la période historique dans laquelle nous vivons.

Si la crise n'est pas une passe délicate ou un tunnel sombre d'où jaillira la lumière à son extrémité comme elle brillait avant de s'y engouffrer, alors il faudra des remèdes nouveaux. Les recettes du passé ne permettront pas de tendre vers la concorde sociale et le bien-être de chacun. Si la crise fait basculer le monde dans une nouvelle perspective, totalement étrangère à celle des « trente glorieuses », alors il faudra tout repenser. Il faudra imaginer des réponses nouvelles même si elles peuvent s'inspirer de narrations des mondes anciens. « Il faut changer de lunettes » affirme souvent Paul Ariès.

Mais il n'est pas facile d'adapter notre regard. Ce petit texte souhaite y contribuer modestement en transmettant le plus pédagogiquement possible des analyses de penseurs, de savants et d'artistes qui réfléchissent en profondeur aux bouleversements de notre présent. Il s'agit de ruminer et de mettre en œuvre l'âge des transitions, selon le titre d'un livre profond de Pascal Chabot.

Un nouveau paradigme de développement qui concilie la préservation des écosystèmes et un bien-être

croissant pour la totalité des terriens. Un autre monde est possible proclame le Manifeste convivialiste. Une autre vie est possible argumente avec finesse et conviction Jean-Claude Guillebaud. Une nouvelle voie pour l'avenir de l'humanité selon Edgar Morin. Ou encore, face à la gravité de la crise écologique, la nécessité de conjuguer la belle histoire de l'Univers avec la moins belle histoire de l'Humanité comme nous le conte l'astrophysicien Hubert Reeves. Comment inverser la vapeur après ces constats emplis de menaces et d'espérances ?

Le grand poète et résistant français René Char condense en un superbe aphorisme notre condition : « notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Aucun passé n'est assigné à l'avenir, mais ce dernier peut se nourrir de quelques enseignements du premier.

QUELQUES ENSEIGNEMENTS DU PASSÉ

« Souviens-toi du futur »
— Deutéronome

Les humains ont le plus souvent la mémoire courte. Particulièrement en période de dictature de présentisme. Nous oublions que nous ne sommes qu'un infime chaînon des milliers de générations qui se sont succédées depuis la survenue de l'humain sur cette modeste planète d'une galaxie de banlieue.

Plus encore, nous n'avons pas assez conscience de notre inscription dans une pyramide de complexité croissante. L'astrophysicien Hubert Reeves raconte comment au cours du temps, un édifice grandiose s'est construit du plus simple au plus complexe. Peut-on résumer la somme gigantesque des connaissances acquises depuis des millénaires pour décrire ce processus ? Oui, par une formule, empruntée à un célèbre psychanalyste : la nature est structurée comme un langage. Ou plus exactement la langue est construite par analogie avec la nature.

Par une association infinie de lettres, de mots, de phrases. Comme de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Par des atomes, des cellules, des organismes qui se combinent en une immense variété vers les marches supérieures du grand escalier de la nature. Par les nucléons, les électrons ou les quarks vers les marches inférieures. L'ensemble au travers d'une complexité croissante mais avec une température décroissante depuis le Big Bang, le chaos initial, le temps et l'espace zéro, peu importe ici les images.

La science moderne cherche sans relâche à percer les énigmes de cet infiniment petit et de cet infiniment grand. Nous ne connaissons que quelques marches de cette construction monumentale. Les éléments du tableau de Mendeleïev qui expriment par leur combinaison toutes les substances chimiques terrestres, et les quatre grandes forces de la physique qui animent toutes les relations entre ces éléments, sont nos guides indispensables pour nous déplacer sur ce colossal escalier.

Vers les sombres souterrains de l'incommensurablement petit comme vers les horizons sans cesse en expansion dans l'immensité infinie du cosmos. Nous sommes d'abord de la poussière d'étoiles. Une conjugaison de grains de matière aussi éphémère qu'une ridule à la surface des océans. Cette ressouvenance de nos origines invite à l'humilité. Tant il est vrai que, comme l'écrit Daniel Sibony, « l'origine de la haine, c'est la haine des origines ». L'amnésie, même sur le plan des sciences naturelles, conduit à la barbarie. Nous allons y revenir.

Bien sûr je pourrais convoquer la très classique formule selon laquelle quand on ne se souvient pas du passé, on est condamné à le revivre. Elle me laisse perplexe car l'irréversibilité du temps ne permet pas la répétition. En revanche, le regard dans le rétroviseur de la durée cosmique comme des événements humains aide à conjuguer l'ensablement contemporain dans l'immédiateté, le jeunisme ou l'urgence. Le retour vers le passé apporte une mise à distance avec le présent. Il affûte l'esprit critique. Il propose de nous concevoir d'abord comme des héritiers. Même précédés d'aucun testament.

Nous sommes les légataires d'une incroyable odyssée, cette pyramide de complexité croissante, qui, à quelques infinies variables près, n'aurait jamais existé. Il faut sans cesse se ressouvenir de notre stupéfaction d'exister comme l'écrit Lucien Jerphagnon. De notre émerveillement devant la simple existence des choses et des êtres. Cela peut sembler d'une banalité sans nom. Je crois, au contraire, que c'est le commencement d'une forme de sagesse. « Être ici est une splendeur » clame le poète Rainer Maria Rilke.

L'astrophysicien Trinh Xuan Thuan, dans son dialogue avec le moine bouddhiste Matthieu Ricard, rappelle que l'évolution de notre univers est déterminée par une quinzaine de nombres nommés constantes physiques, ne variant ni dans l'espace ni dans le temps. Un exemple : en ce qui concerne la densité de l'univers à son commencement, elle est réglée avec une précision de 10-60. Si on changeait un chiffre après soixante zéros, l'univers serait stérile.

Stupéfiante horlogerie d'une subtilité démesurée. Ce réglage si extraordinairement précis a permis la vie et la conscience, ces lignes que j'écris et vous qui les lisez. Je rappelle ce fabuleux destin de la matière pour conserver au fond de la mémoire cette sidération d'exister. Car cette stupéfaction fondamentale offre toute sa saveur à la relativité, à la fragilité, à l'incertitude et à la complexité. Quatre vertus cardinales qui désertent trop souvent les terres de l'éthique et de la politique.

Face à cette mécanique, aussi sophistiquée qu'improbable, certains ont argué que le surgissement de la conscience et l'harmonie de la nature ne pouvaient que conduire à un observateur capable d'en décrypter le sens et la beauté. Les principes anthropiques, faible et fort, traduisent cette

idée que l'univers a été conçu pour aboutir à l'homme. D'autres invoqueront le dessein intelligent ou le vrai visage de Dieu.

D'autres encore, tel Albert Camus, pense que le réel est chaotique, irrationnel, et dépourvu de sens, aux deux acceptions du terme : signification et direction. Cette philosophie de l'absurde nous propose alors d'endurer le silence du monde. Une absence continue de réponses n'exclut en rien d'assumer notre destin. « Je me révolte donc nous sommes » écrit Camus dans « L'homme révolté ». Lutter contre les servitudes et les indignités ne permet pas d'effacer l'absurdité de notre condition mais au contraire de s'y ancrer et d'y faire face.

On pourrait résumer ces paragraphes par une question : la nature a-t-elle un projet ? Réponse d'Hubert Reeves : peut-être mais les limites propres à l'intelligence humaine ne permettront sans doute jamais d'y répondre.

//

Karl Marx écrivait que « les hommes font l'Histoire sans savoir l'Histoire qu'il font ». Sommes-nous toujours condamnés à être le nez collé au guidon en pédalant sans relâche sur une route dont nous ne savons rien ? Ou, au contraire, peut-on tirer quelques enseignements de l'incroyable odyssée de la matière, de la vie et de l'homme ? Voilà un engagement bien présomptueux qui risque d'osciller entre une philosophie de l'histoire à la limite du dogmatisme et une avalanche de lieux communs, d'événements et de détails sans souffle. Essayons quand même malgré une vive conscience du survol simplificateur, de l'inévitable caricature et du simplisme généralisé.

Y a-t-il un concept qui saisit l'essence même du déploiement de l'univers, de la Terre, de la vie puis des civilisations humaines depuis plus de treize milliards d'années ? Y a-t-il un sens à l'ébauche de cette pyramide de la complexité jusqu'à l'émergence de notre monde moderne ?

Le botaniste Jean-Marie Pelt défend avec virtuosité l'idée que le principe central qui anime le cours du temps du Big Bang à l'homme contemporain est le principe d'associativité. Ou la coopération dans la nature et dans la culture. C'est le même thème que celui qu'Hubert Reeves illustre, dans « L'heure de s'enivrer », par la combinaison d'éléments simples

en structures de plus en plus complexes. Du bal des particules à nos connexions neuronales, des tribus primitives de l'Homo Sapiens, il y a près de deux cent mille ans, aux échanges du capitalisme mondialisé, tout n'est qu'un très long processus, d'une complexité inouïe, d'associations, toujours plus vastes et plus grandioses.

En somme et contrairement à l'opinion commune, la nature a plutôt sélectionné la coopération et moins la rivalité et la compétition. L'ingénieur Gauthier Chapelle l'exprime en ces termes : « la vie est compétitive sur un socle de coopération ».

L'alchimie des collectifs humains s'est construite au départ des chasseurs-cueilleurs qui, de petites tribus en gigantesques empires, ont essaimé sur tous les continents. Qu'est-ce qui a permis l'émergence tout au long des millénaires précédents l'ère commune de si importants ensembles d'habitants qui se sont progressivement associés pour « faire société » ?

L'historien Yuval Noah Harari croit déceler le secret de la réunion de millions de sujets dans l'invention de la fiction. Autrement dit, toute coopération humaine à grande échelle doit s'enraciner dans des récits, des mythes, des légendes ou des fables qui soudent l'imagination collective. De la tribu des peuples premiers à la cité antique, de l'Église médiévale à l'État moderne, la colle qui permet d'adhérer à un groupe ou à une civilisation provient d'une représentation symbolique commune de l'ordre du monde.

Ce sont les histoires que se racontent les humains entre eux qui ont fait naître les dieux, les nations, les lois et les valeurs. Impossible de les toucher : ces histoires merveilleuses n'existent que dans notre imaginaire. Mais elles régissent nos vies comme nos sociétés.

Car l'homme est un animal métaphysique. Il ne croit qu'à ce qui n'existe pas. Il est le seul animal à adorer l'invisible et il aura tendance, comme le raconte Régis Debray, à rapporter le moindre fait de sa vie « à quelque chose qui n'est pas là, mais qui aurait dû, pu ou devrait être ». Un animal, un dieu, une force, un principe, un mythe, un territoire, un livre, ces entités, les plus souvent irréelles et abstraites, feront tellement sens pour l'humain qu'il bâtira des civilisations sublimes et des espérances d'immortalité.

Les faits ne suffisent jamais à l'homme. Il nous faut de l'irréel qui nous

transcende et produise du sens, pour les plus belles comme les plus viles actions. L'échafaudage symbolique varie au fil des époques et des cultures, et son efficacité dépend du contexte historique. Mais l'humanité est d'essence théologique. Les communions humaines, pour reprendre l'expression de Régis Debray, permettent de « transformer un tas en un tout ». Il nous faut la fiction « du méta pour aboutir à du trans », un point aveugle et invisible pour nous relier et « faire société ». L'union naît de nos délires. Nous sommes une espèce fabulatrice, beau titre d'un essai de Nancy Huston.

Donner du sens. Inventer des fictions, des contes, des religions, des philosophies et des sciences pour conférer une signification à nos existences d'êtres finis et aux espaces infinis qui nous entourent. Se raconter d'extraordinaires et de merveilleuses histoires dans un foisonnement stupéfiant qui oscille entre des simplismes enfantins et des équations aux multiples inconnues. Toujours pour insuffler du sens face à la brièveté de la vie et à l'expansion croissante de l'univers.

De la Théogonie d'Hésiode aux poèmes de Rimbaud, des entretiens de Confucius aux sermons de Bouddha, des mathématiques à la psychanalyse, des animismes à l'esthétique, des cultes païens aux structures sociales, des idées platoniciennes à la révélation biblique, le catalogue se déroule comme un rouleau sans fin de toutes nos représentations théoriques, éthiques, politiques et esthétiques afin de produire sans relâche du sens.

Incroyable obstination dans la recherche d'une réponse, d'une cause, d'une clé à l'énigme de notre condition et à notre présence au monde. Comment supporter la certitude de la mort, le traumatisme de la naissance, l'inconvénient d'être né, pour citer Emil Cioran, sans un plan divin, sans un schéma explicatif rassurant ou sans un système philosophique qui apaise nos peurs et nos angoisses ?

Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse, rédige à Vienne en 1929 un essai qu'il intitule « Malaise dans la civilisation ». Il y réfléchit sur les causes de la souffrance qui menacent sans cesse l'homme par la confrontation permanente de celui-ci avec la réalité. La réalité agresse l'homme par un corps destiné à la déchéance et à la dissolution, par des forces de la nature, invincibles et inexorables qui peuvent nous anéantir, et par les rapports avec les autres êtres humains.

Devant cette blessure que nous inflige en permanence le réel, Freud inventorie des remèdes : le retrait du monde, les drogues, la morale ascétique, la culture, la religion, la science et la technique, la névrose, la vie érotique et la vie esthétique. Chacun, au tréfonds de son intimité, combinera nombre de ces potions pour gagner en quiétude et en tranquillité de son âme. Et surtout, surtout, injecter de puissantes propulsions de sens face aux craintes qui nous ravagent. Il est indispensable que les naufragés croient en la possibilité d'une île.

○

Parmi les narrations aux arborescences et aux ramifications infinies, les tribulations de l'âme jouent parmi les rôles principaux. Le philologue Xavier De Schutter se veut très clair : « il n'existe pas, du moins pas encore, de civilisation non religieuse, et le propre de toutes les religions est de concevoir un destin post mortem ». Le destin du futur cadavre n'est guère satisfaisant pour l'imaginaire et la sérénité de l'ici-bas. D'où la profusion de récits sur les labyrinthes de l'au-delà. Mourir n'est pas que pourrir.

En conséquence, un choix de possibilités pour l'âme qui confine au surmenage spirituel : de la résurrection à la réincarnation, des délices du paradis aux supplices de l'enfer. Le propos n'est pas ici de s'étendre sur la richesse imaginative des viatiques de la vie céleste, même si certaines illusions sèment une mort bien concrète en ce bas-monde. Juste d'indiquer la prégnance, dans le sillage de Régis Debray, de Mircéa Eliade et de Xavier De Schutter, du sacré comme invariant structurant des communautés humaines.

Un enseignement précieux quand on a cru, à tort, à la victoire définitive de la raison sur la foi dans le prolongement du siècle des Lumières. Il ne suffit plus d'ouvrir une école pour fermer une église ou une prison.

Vaincre les peurs peut aussi s'exercer par la voie de la raison et de l'argumentation. Beau programme pour la philosophie occidentale qui nous livre sur le versant de la rationalité une autre forme somptueuse pour les narrations du monde. Selon Luc Ferry, quatre grands principes de sens ont traversé les siècles jusqu'à nous pour orienter nos conduites et nous sauver des angoisses propres à notre finitude.

Le premier momentum se situe dans l'Antiquité grecque dans ce passage du mythe à la raison, de la puissance au principe, de la poésie à la logique. Le sens de la vie consiste à s'ajuster le mieux possible au cosmos qui est, un tout bien ordonné, bon, juste et beau. Chaque partie, les dieux, les hommes, les animaux, les plantes, les minéraux, est à sa juste place. Toutes les œuvres des dramaturges, par la tragédie, mais aussi des penseurs, des artisans et des artistes, consistent à maintenir cet ordre harmonieux face aux secousses du chaos. Comme chez les stoïciens, Epictète et Marc-Aurèle, le monde est un organisme dont chaque partie remplit une fonction précise.

La vie bienheureuse vise donc à trouver sa juste place au sein d'une nature équilibrée et à s'accorder à l'ordre divin du cosmos. La signification profonde de l'existence consiste alors au dévoilement et à la contemplation de cette harmonie cosmique afin d'en devenir un fragment d'éternité. Tout est question non de justice mais de justesse.

J'esquisse ici très grossièrement les traits essentiels de cette vision du monde, conscient des multiples facettes, complexes et contradictoires, de la philosophie grecque et romaine. Le propos veut juste illustrer les ruptures entre ces principes de sens.

Le second momentum voit l'apparition des monothéismes, juif, chrétien puis musulman, qui bouleverse radicalement l'équilibre cosmique de la philosophie des Grecs et des Romains. Désormais le référent ultime, l'essence première des choses, résident dans un Dieu extérieur et transcendant, à l'origine de tous les êtres. Cette conception du destin de l'humanité va totalement transformer les constructions théoriques et pratiques des Anciens.

« Folie pour les Grecs et scandale pour les Juifs » selon les mots de Paul, la subversion du message du Christ va ruiner la morale aristocratique des Hellènes et de Rome et propager les germes de l'amour, de l'égalité et de l'universalité. Ces principes, malgré les excommunications, les bûchers et les mises à l'index, nous irriguent toujours depuis plus de deux millénaires, au travers d'une sécularisation croissante, et nourrissent les racines spirituelles et éthiques de nos civilisations.

À la Renaissance, troisième « période axiale » de l'Europe, dans le foisonnement des lettres, des arts et des sciences, le référent au divin va

s'effacer au profit de l'humain. Le point d'appui qui doit fonder la connaissance, la morale et le sens des existences, n'est plus la nature ni un créateur unique et invisible, mais l'homme lui-même. Prétention insensée des philosophes, ces superbes, écrira Augustin. Comment bâtir les savoirs ultimes sur ce singe nu ?

C'est l'homme lui-même, en s'arrachant aux déterminismes naturels, qui va conquérir la liberté, par l'Éducation et l'Histoire. Comme il n'est rien, l'homme peut tout, dira Jean-Paul Sartre. Ni ange, ni démon, il devient désormais maître et acteur de sa destinée. De Pic de la Mirandole à Erasme, de Galilée à Diderot, de Copernic à Rousseau, de Descartes à Hume, de la raison cartésienne aux lumières du matérialisme, ces siècles ont profondément transformé le monde et débouché sur un principe de sens novateur ancré sur les potentialités de l'homme.

Cela se traduira sur le plan politique par la révolution industrielle comme par les révolutions anglaise, française et américaine. Droits de l'homme, refus du dogmatisme et de l'argument d'autorité, tout notre mental démocratique est imprégné des valeurs qui naquirent en cette exceptionnelle période de l'histoire européenne qui fit exploser les cadres de référence du passé.

Quatrième momentum : au principe de l'humanisme qui postulait la maîtrise de la nature, le progrès par les sciences et les arts, le recul de l'obscurantisme par l'instruction, succède la déconstruction des grands idéaux des lumières. Finis le libre arbitre, la pleine conscience, la transparence à soi-même.

Place aux forces obscures qui sont tapies en nous. Ce sont les souterrains de Dostoïevski, le vouloir de Schopenhauer, les instincts de Nietzsche, les forces productives de Marx, l'inconscient de Freud.

Les maîtres du soupçon, selon la formule fameuse, entrent sur la scène des idées. Loin d'être réconciliés avec nous-mêmes, nous sommes en fait des sujets brisés, jouets de nos pulsions, des déterminismes de classes, de nos instincts ou de nos gènes. Notre conscience, que nous croyons naïvement si lumineuse, est en fait sapée par des forces qui la dépassent. Notre cogito vacille face au crépuscule des idoles, et au déferlement de cachettes, de masques et de généalogies. « Il n'y a pas des faits. Il n'y a

que des interprétations » résumera Nietzsche. « Je est un autre » proclame Arthur Rimbaud.

Petite remarque complémentaire : au cours de ces grands principes de sens, qui se déclinent en une infinité de nuances et d'oppositions, et que j'ai présentés caricaturalement, un peu à la manière d'un idéal-type comme le concevait Max Weber, il y a d'extraordinaires correspondances qui forment l'esprit d'une époque. Il y a comme un dialogue subtil et discret entre penseurs, savants, artistes et militants. Exemplification dans notre histoire récente : les siècles dits grands et des Lumières charrient une option mécaniste et déterministe. Les équilibres de Newton s'incarnent dans l'horloge, dans la peinture classique et dans la main invisible qui régule « naturellement » les échanges commerciaux d'après Adam Smith.

Puis le paradigme évolue. À l'équilibre se substitue l'énergie et les lois de la thermodynamique. À l'automate en équilibre, qu'ils soient la force de gravitation, le marché, le sens du beau ou les règles de la méthode cartésienne succèdent la machine à vapeur, le moteur à explosion, les jaillissements des tableaux de Turner, le matérialisme historique issu de la dialectique de l'histoire de Hegel. Il s'agit de gérer au mieux les débordements d'énergie. Finis l'harmonie et l'équilibre. Place à l'entropie et à la linéarité.

Ces passages étroits possèdent mille ramifications. Allégories, métaphores et paraboles tentent de décrypter ces correspondances singulières. À l'ouverture du siècle dernier, du muscle au cerveau, de la production à l'information, de l'incertitude à la complexité, tout l'esprit de l'époque se transforme à nouveau. De la physique quantique au cubisme, de la cybernétique à la musique dodécaphonique, le modèle explose. Les codes et les signes se métamorphosent. Nos lunettes pour déchiffrer le réel en sont bousculées.

La question lancinante qui nous interroge est celle de l'émergence d'un nouveau principe de sens pour nous guider dans l'avenir. Mille thèses passionnantes éclosent dans les sciences et les arts. Mille expérimentations politiques, sociales, écologiques grouillent au cœur des villes et des campagnes. Nous y reviendrons dans les promesses de notre futur.

Récapitulons. La pyramide de complexité croissante et l'associativité comme moteurs de propulsion de la nature et des collectifs humains. La nécessité pour ces derniers d'échafauder une symbolique, un sacré, qui leur permettent tout à la fois de se rassurer face à la finitude humaine, et d'expliciter une intelligibilité du monde. D'où une multitude de narrations et de récits de nos destins, du plus mythique au plus rationnel. Une variété inouïe dont j'ai extrait et braqué le projecteur sur quatre grands principes de sens qui ont scandé l'aventure de la pensée européenne depuis plus de 2.500 ans au travers de la philosophie.

Ces angles de vue sont par essence subjectifs, partiels et partiaux. Le découpage et les enseignements auraient pu être totalement différents. « Ma seule certitude est le doute » écrivait Pierre Desproges. C'est assurément le tout premier enseignement de l'odyssée cosmique et humaine. La question est toujours plus signifiante que la réponse. L'interrogation, la prudence et le scepticisme comme balises permanentes des chemins de la pensée. Mais on verra que l'on peut en tirer quelques leçons pour poursuivre la route.

Je vous livre, en supplément, quelques prismes qui peuvent structurer ces infatigables questionnements sur notre passé. Le premier provient des travaux exceptionnels du biologiste américain Jared Diamond, l'auteur de « Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie » ? Ce pavé passionnant de plus de 600 pages opère un tour du monde dans l'espace et dans le temps et analyse en profondeur l'île de Pâques et les Mayas, la Chine et le Groenland, l'Australie et Haïti, à partir de très nombreux indicateurs comme la démographie, les ressources de l'environnement, les hiérarchies sociales, les techniques ou les systèmes économiques.

Conclusions, que je résume outrageusement tant les propos sont à la fois subtils, nerveux et incisifs à propos de l'évolution lente de toutes ces civilisations : plusieurs facteurs s'entrecroisent potentiellement toujours entre eux pour conclure à l'effondrement d'une société. Les leçons pratiques de Diamond les identifient comme suit : l'incapacité pour certains groupes humains d'anticiper un problème, la mauvaise perception d'une

problématique par une société, les dommages environnementaux, un changement climatique, l'hostilité des peuples voisins et des rapports trop dépendants avec des partenaires commerciaux. C'est toujours une combinaison complexe de ces facteurs qui a entrainé soit une catastrophe soit la renaissance d'une civilisation. La perspicacité aigüe de Diamond tout au long de sa grammaire des sociétés montre qu'il n'y a rien d'inéluctable à la course généralisée en termes de dégradation de la biosphère.

Même si l'aveuglement semble être une constante historique de l'attitude humaine. Ainsi l'historien Marc Ferro énumère-t-il l'absence totale d'anticipation des événements majeurs du XXe siècle, de la première guère mondiale à la révolution islamique en Iran, de l'extermination des Juifs à la chute de l'union Soviétique, de Mai '68 au 11 septembre 2001.

Second prisme. Celui de la médiologie chère à Régis Debray qui découpe l'histoire des tablettes d'argile aux tablettes tactiles, de l'homme prédateur à l'homme producteur, de la révolution culturale à la révolution culturelle, du tribal au collectif puis au connectif. Ce prisme porte une attention particulière aux techniques en vertu de l'adage selon lequel c'est plus le support que le messager qui fait le message. Scansion en quatre périodes depuis le néolithique.

D'abord, celle de l'écriture qui a perduré jusqu'au XVe siècle et qui permet de raconter, par les mots gravés dans l'argile, écrits sur du papyrus, de la pierre ou du bois, les discours sur la nature et l'homme. Les mythes et les religions rythment les existences au travers du pouvoir des prêtres. L'homme est un sujet commandé par les préceptes bibliques et l'autorité ecclésiastique, et se définit par sa foi en un être suprême, invisible et sacré. Le critère du vrai repose sur la parole théologique.

Quand Gutenberg découvre l'imprimerie en 1452, l'univers culturel européen bascule. La diffusion du livre fait très progressivement éclore l'esprit critique. La redécouverte des textes de l'Antiquité agit comme un catalyseur. Les savoirs s'épanouissent, la parole se libère, les traditions religieuses sont interrogées puis remises en cause. L'interprétation de la réalité passe par la science, la philosophie et la littérature. L'homme devient peu à peu un citoyen à convaincre. Il ne s'agit plus de croire et de prier mais d'expliquer et d'exprimer. La connaissance remplace le dogme, le visible l'invisible, le héros le saint, l'idéologie la théologie. Une révolution

majeure dans nos modes d'appréhender notre rapport à nous-mêmes, aux autres et à la nature.

Cette révolution culturelle vient progressivement se heurter à un autre bouleversement : l'apparition de la vidéosphère, au travers des inventions du téléphone, de la radio, de la télévision, de l'ordinateur, du portable, du smartphone. Bousculement de toutes les représentations : l'homme devient un consommateur à séduire par le pouvoir économique qui diffuse par l'image les potions pour atteindre la félicité. Des grilles, des databases et des programmes remplacent les théologies et les politiques, le corps se substitue à l'âme et à la conscience, la performance enterre le divin et l'idéal, l'opinion grignote la foi et la loi.

Aujourd'hui nous sommes entrés dans une quatrième séquence, celle que Régis Debray nomme l'hypersphère. Celle de la toile, des réseaux, du numérique et de l'immatériel. Plus de systèmes mais des algorithmes. Plus de peuples ou d'États mais des collectifs, des minorités, des groupeware, des cas, des individus. Triomphe du technicien et de l'expert, du bénévole et du profil Facebook.

Ce qui me semble intéressant dans ce parcours culturel brutalement simplifié, c'est, à y regarder de plus près, toutes ces couches de la géologie culturelle qui se sont plus superposées qu'exclues mutuellement. La maîtrise d'Internet voisine parfaitement avec les visions du monde les plus obscurantistes et fanatiques. Un unique livre peut encore commander la vie de milliards de croyants qui se précipitent aussi sur Google, Apple et Amazon pour satisfaire leurs insatiables désirs de consommation.

L'invisible de jadis chevauche le virtuel d'aujourd'hui, la prédication se faufile dans la connexion, les lieux saints dans les bases de données, la dévotion dans l'interaction. Énigmes de ces strates culturelles où, comme en chimie, tout se transforme sans jamais vraiment disparaître.

Troisième et dernier prisme, celui de la refondation du monde de Jean-Claude Guillebaud qui revient sur notre héritage. Je résume grossièrement les legs de notre passé : des Grecs, nous avons hérité de la raison, du prophétisme juif une représentation linéaire du temps, du christianisme, et de l'hellénisme des premiers siècles, une certaine figure de l'universel et une aspiration à l'égalité, de la révolution scientifique

moderne et des Lumières, une certaine idée du progrès, de la laïcisation, de la justice et du bonheur.

Tous ces ingrédients conceptuels se sont mélangés, interconnectés, entrecroisés, opposés ou associés pour produire dans l'infinie variété des sociétés occidentales les plus sublimes réalisations comme les plus atroces souffrances. Nous sommes les légataires de ces parts d'ombre et de lumière pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire : le culte de l'instant et un futur évanoui, la banalisation de l'injustice et l'accroissement des inégalités, la raison arraisonnée par une démesure prométhéenne qui conjugue des armes nucléaires à la dévastation des écosystèmes, un universel qui rime avec la mondialisation des replis identitaires et la sacralisation de l'argent, un moi qui peut sombrer dans un individualisme possessif et désenchanté.

Pour le meilleur : des perspectives d'épanouissement individuel et collectif par l'avancement, certes long et complexe, du principe démocratique et des droits humains, par la sortie de l'ère coloniale et le déclin de l'occidentalocentrisme qui ouvre la voie, comme le proclame le Manifeste Convivialiste, au dialogue des civilisations, l'accessibilité aux objectifs d'éradication de la faim et de la misère, par les possibilités inouïes des nanotechnologies, des biotechnologies, de l'intelligence artificielle et des sciences cognitives pour autant qu'elles soient régulées, par le foisonnement des modes d'échanges décentralisés et autonomes, alternatifs au marché classique et œuvrant à la transition écologique, par le développement de nouvelles formes de participations citoyennes,…

Reprenons un dernier moment. La pyramide de la complexité, le principe d'associativité, la nécessité de la fiction et du symbole pour relier les hommes et les remèdes pour vaincre nos peurs, les grands principes de sens de la philosophie occidentale, les causes de l'effondrement ou de la survie des civilisations, l'empilement des strates culturelles au travers des techniques, les héritages multiples de nos prédécesseurs. J'ai toute conscience de l'extrême diversité, du fourmillement vaste et confus entre ces idées, ces valeurs, ces penseurs, ces époques ou ces découpages du temps et de l'espace.

Un épouvantable embrouillamini, un enchevêtrement qui brouille les repères. Un fatras qui nous égare. De la fumée au fond, évanescente comme des chimères ou des illusions. Allergique au cristal des idées trop simples, singulièrement en politique où elles ont décimé tant de continents, de peuples et de vies, je préfère m'en tenir, pour l'instant, à ce « foutoir » intellectuel. Je pense qu'il recèle des trésors de significations qui pourront tout à la fois nous protéger des mirages démagogiques et tracer des voies d'espérance.

Toute la question est donc bien de savoir quels enseignements du passé peuvent nous instruire pour conjurer les défis de notre présent. L'écrivain Romain Gary affirmait : « je suis à priori contre ceux qui croient avoir absolument raison. […] Je suis contre tous les systèmes politiques qui croient détenir le monopole de vérité. Je suis contre tous les monopoles idéologiques. […] Je vomis toutes les vérités absolues et leurs applications totales. Prenez une vérité, levez-la prudemment à hauteur d'homme, voyer qui elle frappe, qui elle tue, qu'est-ce qu'elle épargne, qu'est-ce qu'elle rejette, sentez-la longuement, voyez si ça ne sent pas le cadavre, goûtez en gardant un bon moment sur la langue – mais soyez toujours prêts à recracher immédiatement. C'est cela la démocratie. C'est le droit de recracher […] ».

Je vous propose de goûter, puis d'avaler ou de recracher. Digérer le présent pour mieux enfanter l'avenir. Moins mal comprendre, c'est aussi désobéir à la logique dominante du monde. Penser un peu plus pour dépenser un peu moins. Sans cesse convertir son regard pour que toute thèse, en paraphrasant le philosophe danois Søren Kierkegaard, ne s'offre pas trop au rire des dieux.

QUELQUES DÉFIS DU PRÉSENT

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse »

— Albert Camus

Il faut prendre la mesure des basculements historiques qui germent et respirent au sein de notre présent. Nous vivons, en dessous de l'écume de l'actualité qui nous semble si répétitive, des métamorphoses d'une profondeur vertigineuse.

Le paléontologue André Leroi-Gourhan formule ces mutations d'une phrase choc : « nous sortons du néolithique ». Nous quittons une séquence de l'Histoire qui a débuté il y a près de 12.000 ans avec l'apparition progressive de l'agriculture, de la sédentarisation, de l'élevage et des premières villes. Douze millénaires ! On se frotte les yeux, légèrement sonné par cette perspective à si long terme. Nous, pour qui la chute du mur de Berlin, les dictatures latino-américaines ou le plein emploi nous apparaissent comme des moments d'un passé déjà lointain. Et que dire alors du temps cosmique et géologique selon lequel l'aventure humaine n'est que la dernière temporalité infinitésimale d'un processus qui s'étend sur des milliards d'années.

En 2012, le quotidien Libération titrait sur la fin d'un monde. Selon la revue scientifique Nature, l'action de l'homme sur son environnement mène la planète à un point de basculement dont le dernier date de douze millénaires. Ce ne sont pas des prophéties apocalyptiques de quelques écolos illuminés mais le résultat d'une étude pluridisciplinaire internationale d'une vingtaine de chercheurs et de savants. Nous serions à la veille de changements brutaux et irréversibles du système-Terre.

Si la mesure de l'importance d'un événement s'établit à la longueur de l'ère qu'il achève, comme le suggère le philosophe Michel Serres à propos du passage de l'agriculture et du mode de vie rural à l'univers de la ville, alors, effectivement, nous traversons un bouleversement de l'histoire inégalé depuis des temps immémoriaux.

Bien entendu, dans le très long processus du développement de l'humanité avec l'émergence de l'Homo Sapiens, bien des ruptures ont eu lieu. De la découverte du feu à la révolution scientifique moderne au départ de la Renaissance, de la capacité de s'autodétuire par la maîtrise de l'énergie atomique à la mondialisation des échanges, un nombre incalculable de moments ont scandé la destinée humaine. Mais les mutations qui se conjuguent et interagissent sous notre regard ébahi sont à proprement parler inouïes, voire inconcevables dans notre perspective de rationalité à petite échelle.

Ce que nous ressentons, le plus souvent confusément, c'est une formidable accélération de la marche du monde pour l'exprimer en des termes simples, sinon simplistes. Il y a bien sûr des invariants anthropologiques qui structurent les collectifs humains. Les passions et les transcendances n'en sont pas moins prégnantes qu'auparavant même si elles se manifestent différemment. L'irrationalité propre à chaque groupe de sapiens n'a pas disparu suite aux conquêtes de la science et de la raison sur les anciens obscurantismes. Toute la brève histoire de notre troisième millénaire qui s'ouvre l'illustre. Mais, à l'inverse, la fulgurante accélération de l'emprise de l'homme sur la matière traduit une hardiesse aussi prodigieuse qu'inconnue.

Ce phénomène, sans précédent dans l'histoire de notre planète, certains géologues ont proposé de le qualifier d'anthropocène. Comme l'exprime l'historien Christophe Bonneuil, ce qui nous arrive, c'est une révolution géologique d'origine humaine. Cette phase novatrice, qui fait de l'homme une force tellement puissante qu'elle peut modifier en profondeur les archives mêmes des couches du système-Terre et la composition de l'atmosphère, a débuté au cœur de la révolution thermo-industrielle du XVIIIe siècle.

Après l'Holocène qui s'ouvre avec la fin de la dernière glaciation, certains savants proposent d'ajouter un étage de plus aux couches géologiques de la planète. On comprend mieux pourquoi notre présent et les basculements abyssaux qu'il génère, relève d'abord de l'étonnement le plus total. Et surtout d'une incrédulité ravageuse. Il s'agit de penser l'impensable. La nouveauté radicale. Pas évident pour nos neurones programmés pour la survie immédiate et le court-termisme. Nous ne parvenons pas à croire à ce que nous savons.

//

Cette nouvelle époque géologique possède son tableau de bord. Pablo Servigne et Raphaël Stevens décrivent bien cette accélération exponentielle de l'impact de l'homme sur la nature. Si on prend comme repère l'année 1950, la courbe bifurque brutalement pour tendre vers la verticale à cette date. Les courbes selon quels paramètres ? La démographie, le PIB mondial, la population urbaine, la consommation de véhicules motorisés, d'eau, de papier, de téléphones, de fertilisants, le tourisme international ou encore

les investissements étrangers, augmentent de manière vertigineuse et tendent sans cesse vers le haut au fil des décennies.

Si on met en parallèle ce tableau de bord des indices humains à celui des tendances du système-Terre, la convergence est frappante depuis le milieu du siècle dernier : hausses drastiques de la concentration en CO_2, en N_2O et en CH_4, de la température à la surface de la terre, des terres domestiquées, de l'acidification des océans, de la capture de poissons, de la perte des forêts tropicales… Nous assistons à un exceptionnel emballement du vaisseau-Terre.

Toute l'histoire humaine est certes, depuis des millénaires, fondée sur le modelage de l'environnement et la transformation des flux de matière et d'énergie. Toute la destinée du sapiens est, sans la maîtrise progressive de la nature. Nous sommes ici au cœur de la pensée marxiste. Mais l'empreinte que l'humain opère sur le minéral, le végétal et l'animal a pris des proportions telles qu'elle est devenue une force géologique inégalée au cours des temps préhistoriques et historiques.

Il y a déjà eu des révolutions industrielles et des accélérations puissantes avant le milieu du XXe siècle. Que l'on songe à la découverte de l'imprimerie et de la machine à vapeur, entre le 1452 et 1784, qui entrainera de nouvelles formes de communication, du journal au chemin de fer. Puis à l'apparition de l'électricité et du moteur à explosion, au XIXe siècle, et à la laquelle correspondra le développement amplifié du capitalisme. Et aussi des modes inédits de communication : le télégramme, le téléphone, la voiture, l'avion, la radio, ou la télévision.

La thèse d'un auteur comme Jeremy Rifkin tente d'analyser les grandes révolutions industrielles depuis les Temps modernes qui combinent chacune trois éléments : une nouvelle source d'énergie, une nouvelle forme de communication et une nouvelle organisation sociale et politique de la production. Selon lui, nous serions entrés dans la troisième révolution industrielle qui articule les énergies renouvelables, l'expansion des réseaux informatiques et une structuration déhiérarchisée et collaborative de l'économie, avec l'éclipse du capitalisme à l'horizon.

Il faut souligner avec force l'inégale répartition de la charge de l'empreinte écologique. La biocapacité, qui renvoie aux ressources renouvelables

disponibles et à leur capacité de régénération, et qui se calcule en fonction des pâturages, des terres cultivées, des surfaces de pêche, des terrains bâtis et des forêts, se distribue aussi très inégalement entre les États. Selon les cartes de Jean-Christophe Victor, si on ramène la biodiversité à la population, c'était, en 2007, le Gabon qui disposait de la plus grande biocapacité par habitant. L'empreinte écologique, qui, elle, mesure la demande de ressources renouvelables nécessaires à la satisfaction des besoins humains et à l'absorption du CO_2, contribue de manière très différentiée aux transformations des écosystèmes.

La géographie de cet indicateur montre bien la responsabilité de certains États comme ceux de l'Amérique du Nord, de l'Europe et des monarchies pétrolières du Golfe, en regard d'autres nations qui, par habitant, consomment beaucoup moins de ressources, comme l'Inde et les pays d'Afrique.

Enfin, il convient de mettre l'accent sur l'empreinte écologique au quotidien qui révèle également de grandes disparités, et donc des responsabilités différenciées, entre les humains en fonction, par exemple, de leur situation économique ou du fait d'habiter dans une ville à forte densité de population ou dans les campagnes.

Sans verser dans la déclinologie ou le millénarisme apocalyptique, il y a bien, à la sobre lecture des chiffres des tableaux de bord de l'état de la planète et de ceux de la géographie de la dégradation des écosystèmes, un risque d'effondrement. Certains ont forgé le néologisme de collapsologie pour qualifier ce basculement du monde, étant défini comme « l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus ». D'autres ont invoqué, comme Jean-Pierre Dupuy, un catastrophisme éclairé. Seule la véritable prise en compte de la catastrophe à venir permettrait de l'éviter. Celle de la sixième extinction selon Elizabeth Kolbert. L'ultime extinction selon Paul Jorion.

Le chercheur américain Dennis Meadows, à l'origine du Rapport sur les limites de la croissance en 1972, pariait en 2012, vingt ans après la conférence de Rio sur le climat, sur le scénario de l'effondrement. Il affirmait que nous aurions pu changer de trajectoire car il y a quelques décennies l'empreinte écologique de l'humanité était encore soutenable. Aujourd'hui face à l'accélération de la consommation des ressources il faut ralentir car,

écrit-il, « nous avons gravement sous-estimé l'impact de la technologie sur les rendements agricoles, la croissance de la population mondiale, la dépendance énergétique et l'ampleur des bouleversements climatiques ».

Treize scénarios avaient été élaborés en 1972 par le Club de Rome dont deux avaient été priorisés : le scénario de l'équilibre et celui de l'effondrement. « Quarante ans plus tard, écrit encore Dennis Meadows, c'est indéniablement le scénario de l'effondrement qui l'emporte. Les données nous le montrent. Ce n'est pas une vue de l'esprit ». Comme une critique de la déraison pure pour inverser le titre d'un ouvrage célèbre d'Emmanuel Kant.

Nouvelle ère géologique, clignotants des indices du tableau de bord du système-Terre, accélérations exponentielles ou scénarios de l'effondrement. Assurément, l'ampleur de ce premier défi de notre présent, apparaît comme tout à la fois primordiale et vertigineuse.

○

Autre défi central qui fabrique dans le silence l'avenir du monde : la démographie. La planète est quatre fois plus peuplée qu'en 1910, ce qui implique des mutations qui déterminent la répartition de l'espace et les ressources nécessaires aux générations futures. Rappelons la courbe exponentielle de la démographie basée sur la synthèse du bureau de recensement des États-Unis : en moins 5.000 de notre ère, 5 à 20 millions d'humains. Ils sont entre 250 et 350 millions selon les estimations des démographes en l'an 1000 de notre ère, entre 800 millions et 1 milliard en 1800, plus de 2,5 milliards en 1950, plus de 5 milliards en 1990 et plus de 7300 milliards en 2015. La 7e milliardième naissance a eu lieu officiellement le 31 octobre 2011.

L'expansion est spectaculaire mais, face aux fantasmes et aux craintes qui s'expriment souvent devant la « surpopulation » du globe, il faut insister d'abord sur les incertitudes de la discipline. Comme l'exprime clairement Virgine Raisson, dans son Atlas des Futurs du Monde, les projections démographiques mobilisent trois variables essentielles, le taux de fécondité, le taux de mortalité et l'espérance de vie à la naissance. Les grandes différences dans les scénarios démographiques tiennent le plus souvent au niveau de fécondité retenu.

Trois projections sont développées par la Division de la population des Nations Unies : pour le plus bas des scénarios la démographie mondiale reste relativement stable entre 2025 et 2050, dans la projection haute elle atteint 10,4 milliards et dans le scénario médian 9,1 milliards en 2050 avant de se stabiliser aux environs de 9 milliards à partir de 2100. Le taux de croissance démographique mondial ne cesse d'ailleurs de ralentir depuis plus de quarante ans, même si les devenirs sont très contrastés entre les continents selon que certains pays aient achevé leur transition démographique (Union Européenne, Japon, Chine, Russie, Brésil, Thaïlande,…) ou que d'autres, comme les pays de l'Afrique subsaharienne, subissent un véritable choc démographique qui fait de plus en plus cohabiter des populations jeunes avec des populations vieillissantes.

Le grand basculement démographique entre le Nord et le Sud est en cours même si l'Asie restera le continent le plus peuplé en 2033 avec 4,9 milliards d'habitants soit 58 % de la population mondiale. C'est l'Afrique qui connaîtra l'expansion la plus forte pour regrouper un quart de la population mondiale en 2100, alors qu'elle n'en représentait qu'un dixième en 1950.

Contrôler l'expansion de la population conduit toujours à des débats éthiques, parfois inextricables, où, bien souvent, des notions sulfureuses comme l'eugénisme, le clonage ou les stérilisations volontaires ou forcées, réactivent la part maudite de l'homme et certains épisodes les plus sombres de notre histoire. De Malthus à Claude Lévi-Strauss, les mises en garde et les sourdes inquiétudes n'ont pas manqué.

Le biologiste Christian de Duve, dans sa réflexion sur la génétique du péché originel, texte d'une rare profondeur, revient lui aussi sur la nécessité de limiter les naissances notamment par des menaces fiscales et financières.

Pascal Chabot, citant le démographe Hervé Le Bras, entend, lui, dissiper le fantasme de la peur de la foule, particulièrement dans le rapport aux populations pauvres de la planète, et déconstruire le mode le plus idéologique de la transition démographique. La population mondiale en tant que nombre est dépourvue de sens, explique Le Bras, mettant en cause la vision occidentaliste de la maîtrise du taux de fécondité et le cliché selon lequel les pays du Sud n'en seraient pas capables.

Bien évidemment si les milliards d'humains consommaient comme

l'américain ou l'européen moyen, l'empreinte écologique serait encore plus insoutenable en termes de prédation des ressources naturelles. Pascal Chabot rappelle que les productions alimentaires sont suffisantes pour nourrir décemment tous les hommes et toutes les femmes. La question cardinale est donc celle du modèle de développement, en termes d'alimentation comme d'énergie, de croissance comme de biodiversité.

La régulation de la fécondité des plus démunis apparaît alors comme le paravent trompeur des déséquilibres, des inégalités et des disparités d'un système insoutenable et injuste. L'utilisation de la démographie comme alarme de la multitude est un masque qui cache les raisons réelles de l'ordre dominant du monde.

Un autre processus lent de l'histoire se renverse. Le passage des campagnes aux villes. Depuis le néolithique, et même avant, avec le cueilleur-chasseur-pêcheur, l'humain était essentiellement un paysan, vivant parmi labourages et pâturages. En quelques décennies la population des agriculteurs s'est effondrée. La proportion d'urbains était de 3 % en 1800, de 14 % en 1900 et près de 50 % en l'an 2000. Des projections prévoient que les cités et les mégalopoles abriteront en 2030 près des trois-quarts de l'humanité.

Il aura fallu à peine deux siècles pour inverser une tendance immémoriale entre la ruralité et l'urbanisation. Une incroyable crise de croissance des villes qui se décline entre des bidonvilles en expansion constante – une personne sur six dans le monde y vit aujourd'hui – et l'invention de Metropolis, les cités du futur, où les projets architecturaux les plus novateurs rivalisent d'ingéniosité et d'originalité. Des écoquartiers aux cités bioclimatiques, végétales, verticales, flottantes ou autonomes, les villes de demain prennent forme.

Résultats de cette mutation majeure ? Michel Serres les décrit en deux coups : premier choc, tout devient politique, au sens du grec polis, chacun devient citoyen entre les murs. Second coup : au même moment, plus rien n'est plus vraiment politique au sens traditionnel. « En déterritorialisant la majorité des humains, le rapport au monde se transforme ». Toute la relation avec l'environnement, de la météo aux liens avec les animaux

familiers et les plantes, s'en trouve bouleversée. Le vieil-être-au-monde des anciennes sagesses s'efface devant la position devenue centrale : être assis devant un écran. Transformation des esprits et à terme du squelette de l'hominidé. Nouveau temps axial de l'humanité.

Cette transhumance se conjugue avec une mobilité qui a crue mille fois entre 1800 et aujourd'hui. Accélération du transport aérien et des TGV mais aussi des fruits et légumes, des moustiques, comme des bactéries et des virus. Des déplacements d'une ampleur inimaginable il y a encore quelques décennies. Tous les drames des exilés et des déplacés ou les espoirs des immigrants en témoignent. Une nouvelle géographie humaine émerge qui recompose la carte du monde dans un gigantesque chassé-croisé. Les migrants internationaux représentent actuellement 3 % de la population mondiale mais leur nombre augmente chaque année de 2,9 % alors que l'accroissement de la démographie globale n'est que de 1,2 % par an.

Les instabilités géopolitiques, le mal-développement et les changements climatiques, notamment en Afrique, amplifieront encore cette tendance lourde de notre modernité. Peu à peu, l'espace mondial se substitue à la logique des territoires. D'autres rapports aux frontières s'inventent sans cesse. « L'importance d'un événement, martèle toujours Michel Serres, se mesure à la longueur de l'ère qu'il achève ». On en prend soudain conscience à scruter l'apparition de l'anthropocène, de la démographie mondiale, ou des voies migratoires des espaces agricoles aux concentrations urbaines.

Cette accélération du vaisseau planétaire par des flux et des connexions toujours plus vastes s'impose brutalement dans les échanges marchands. Le capitalisme mondialisé connaît un développement exponentiel, des transactions financières aux transports de containers. Capitaux et marchandises ont la bougeotte comme jamais. Commerces sans entraves et finances sans contrôle. Mc Donald's plus riche que certains États. Guerre des monnaies et puissance sans égale des firmes transnationales. La mondialisation du libre-échange, du GATT à l'OMC, a triomphé.

Le volume des échanges commerciaux a été multiplié par vingt depuis 1950, créant une toile de routes mercantiles à la surface de la planète entre les grands pôles régionaux, l'Europe, l'Amérique du Nord et l'Asie orientale qui deviennent la région centrale du commerce mondial. Le démantèlement des droits de douane progresse chaque jour davantage. Ainsi en va–t-il du projet de Traité transatlantique. Dramatique victoire de l'économie qui a submergé tous les projets humains. Le marchand comme seul héros contemporain. Le négoce comme ultime sacralité.

L'économiste Thomas Piketty, disséquant le capital au XXIe siècle, illustre la permanence des inégalités dans la répartition des ressources, économiques, agricoles ou industrielles. Dénuement et misère affectent encore une importante part de la population mondiale. 98 % des personnes sous-alimentées vivent dans les pays dits en voie de développement même si les objectifs du millénaire pour le développement ont permis des améliorations dans la lutte contre la famine.

En 1848, Karl Marx et Friedrich Engels rédigeaient le Manifeste du parti communiste et prophétisaient l'extension sans cesse plus poussée du libre-échange et de l'accumulation du capital. La bourgeoisie forme le monde à son image. Elle est en ce sens la classe révolutionnaire qui entraine le courant de la civilisation. Cette marchandisation du monde, après l'effondrement de l'Union Soviétique, a totalement réussi. Toute valeur d'usage est désormais convertible en valeur d'échange, d'une cellule de prison à un organe du corps, d'une bonne note à l'école à la place dans une file d'attente, de la location de son front à l'achat d'excuses sur Internet.

Le philosophe Michaël Sandel en donne une liste hallucinante. De moins en moins de biens et de sentiments échappent à la convertibilité monétaire. Nous entrons, selon la formule de Dany-Robert Dufour, dans l'ère du divin marché. L'amour de l'entreprise comme une erreur de calcul.

Les corrections apportées à l'inégalité économique, par la sécurité sociale ou la progressivité de l'impôt, même si elles ont apporté un évident bien-être et évité souvent la spirale de l'exclusion sociale ne sont cependant par parvenues à modifier en profondeur les différences de richesses et de patrimoines dans les pays occidentaux. Et ce, sur une période de trois siècles. En moyenne, l'héritage ou « un bon mariage » enrichiront plus que toute une vie de labeur. C'était vrai sous Balzac. Cela le reste sous Houellebecq.

D'évidence, d'Alain Badiou à Christian Arnsperger, de Jean-Claude Michéa à Jacques Généreux, d'André Gorz à Zygmunt Bauman, les critiques intellectuelles du capitalisme expriment des analyses aigües de la domination du monde. L'affaire Clearstream, révélée par le journaliste Denis Robert, ou les Panama papers sont emblématiques de cette domination aussi hégémonique que tentaculaire.

Ces critiques se déclinent sous une infinie variété. La critique sociale, en référence au marxisme, dénonce le caractère profondément inégalitaire et aliénant des rapports de production capitaliste qui se cristallisent avec la globalisation marchande, la division internationale du travail, la financiarisation du commerce et la concentration du capital dans quelques milliers de firmes multinationales.

La critique anthropologique déconstruit l'Homo Oeconomicus défini comme un être uniquement mû par son intérêt individuel et la maximalisation du profit. Dans la diversité de ses approches, cette critique conteste la vision d'un homme parfaitement autodéterminé, seul maître de ses actes, strictement égoïste et en rivalité constante avec les autres pour l'appropriation des biens.

La critique morale du capitalisme en fait un encouragement permanent à nos vices comme la cupidité, le luxe, l'avidité, la compétition ou la transgression des règles. Cette spirale mortifère par la tyrannie du gain immédiat sape toutes les valeurs comme la bienveillance, la générosité, le bénévolat, la solidarité ou la décence ordinaire, dans l'esprit de George Orwell. Le capitalisme, immoral, ou amoral selon André Comte-Sponville, doit donc impérativement être régulé par des limites strictes établies par la puissance publique.

Enfin, la critique écologique conteste le système comme une exploitation de la nature au travers du dogme de la croissance économique, tout à la fois moteur et but de l'organisation de l'économie. Serge Latouche, à la suite de penseurs comme Cornelius Castoriadis, André Gorz, ou plus récemment Eloi Laurent, développe à ce propos d'ambitieuses et de passionnantes perspectives.

Ces quatre critiques du capitalisme mondialisé, complémentaires et opposées à la fois, ne doivent pas pour autant faire oublier une forme

d'interrogation existentielle et personnelle sur le maintien du système. Comme l'écrit Alain Accardo : « j'aimerais être sûr que tous ceux qui se mobilisent en arrivent à se poser cette question décisive, qui ne peut être différée : qu'est-ce qui en moi a déjà été « acheté », approprié par le système, et fait de moi un complice qui s'ignore ? ».

Le carburant qui nourrit tous ces basculements du monde, de la prédation des écosystèmes à l'urbanisation, de l'allongement de l'espérance de vie à l'emballement du capitalisme, de l'exode rural aux révolutions politiques et culturelles, gît dans le stupéfiant développement des sciences et des techniques.

Les domaines où les technosciences ont fait exploser les cadres anciens sont innombrables : depuis 1950 la santé, avec la disponibilité de la pénicilline et des antibiotiques qui assurent le recul des maladies infectieuses majeures, a révolutionné notre rapport à notre corps. Jadis la douleur et la souffrance dominaient.

Le pathologique était la norme. Aujourd'hui c'est l'inverse. Les nanotechnologies, les biotechnologies, le génie génétique, l'intelligence artificielle et les sciences cognitives, comme le raconte magistralement Luc Ferry, nous conduisent à des progrès inouïs, des corrections d'anomalie de notre ADN jusqu'au recul de la décrépitude et du vieillissement de nos organes.

Certains vont jusqu'à prophétiser la mort de la mort ou la création de l'homme-cyborg. Enthousiasme démesuré des gourous du transhumanisme ? Folie satanique d'un remodelage de l'humain ? Toute découverte porte en elle une ambivalence fondamentale, à la fois poison et remède. L'énergie nucléaire a brûlé Hiroshima et soigne des cancers. Célébration de l'humanité augmentée ou démesure prométhéenne qui nous pousse dans l'abîme ? Ni optimiste ni pessimiste, j'opte pour le tragique. J'y reviendrai en conclusion.

Autre versant de ces formidables mutations technologiques qui nous ouvrent les portes de ce que Régis Debray nomme l'Hypersphère et Jean-Claude Guillebaud, le sixième contient : le royaume magique du connectif de la révolution numérique. Victoire de l'immatériel et de la déréalisation

progressive du monde. La plupart de nos activités migre vers le virtuel. La question centrale que pose cette mutation de notre quotidien : comment le réguler, comme civiliser ce nouveau continent hors-sol ? Tout change de norme, de statut, de sens. Les réseaux sociaux bouleversent les hiérarchies traditionnelles alors que la politique reste prisonnière des anciens territoires. Ici aussi le pire côtoie le meilleur. Les algorithmes des marchés financiers dirigent les économies, les harcèlements et les invectives pullulent sur le net, la toile absorbe les consciences, dilue l'attention, reconfigure les circuits mentaux.

Mais l'accès aux savoirs et à l'information n'a jamais été aussi démocratisé et peu cher, le plus souvent gratuit, et de nouvelles communions humaines émergent au fil des hybridations infinies des réseaux. La pyramide collective cède la place à l'horizontalité connective.

Devant l'emprise du numérique et face au déferlement technologique, la lucidité s'impose. L'affranchissement des limites spatiales, temporelles et relationnelles, au travers du contrôle par les multinationales de la communication qui revendent les bases de données et inondent de publicités, ne conduira pas à l'utopie libérale d'un marché idéal, fluide et réconcilié. Le génie des nouvelles technologies se recompose avec les exigences de performativité, d'urgence, d'efficacité et de compétition, et avec les desseins les plus sombres du fanatisme théologique ou politique. Une critique de la raison algorithmique, pour reprendre le sous-titre du livre d'Eric Sadin, s'impose pour interroger ce nouveau mode de rationalité et d'intelligibilité du réel. Faudra-t-il un jour une application pour penser ?

○

Bien des focus et des accents pourraient encore éclairer ces basculements de notre temps. L'éclatement des ensembles politiques hérités, la prolifération des réseaux criminels, mafieux et terroristes, le décentrement de l'Europe après un demi-millénaire d'hégémonie planétaire et dans le même temps une occidentalisation culturelle du monde, le recul des pouvoirs dictatoriaux et corrompus, la dilatation des classes moyennes sur l'ensemble du globe, la résurgence des identités populistes.

La liste ne sera jamais close des menaces comme des promesses,

anthropiques et entropiques, telles que les qualifie le Manifeste Convivialiste. Mais un élément saute aux yeux : la culbute de notre histoire et le renversement total de nos temps présents. Ces gigantesques défis que nous nous devons de relever débouchent-ils sur une nouvelle identité de l'homme ? Au cours des temps, la définition de l'homme a sans cesse varié. Le philosophe Francis Wolff en a dressé l'évolution de « l'animal raisonnable » selon Aristote à « l'homme neuronal » selon Jean-Pierre Changeux.

Le cogito cartésien, « je pense donc je suis », se remodèle du passé, « je prie donc je suis », avec un présent, « je like donc je suis », en passant par « je lis donc je suis », « je vote donc je suis », « je consomme donc je suis », « je travaille donc je suis ». La fabrique de l'homme nouveau, disséquée par Robert Redeker, ou le règne de la médiocratie illustrée par Alain Deneault, pointent les risques réels d'accoucher d'une nouvelle définition unidimensionnelle de l'humain comme un réservoir sans fond de désirs insatiables aptes à satisfaire les seules passions du corps et les seuls intérêts égoïstes. Tentons d'éviter le « je pense donc tu me suis ».

En cet an 2016 après le Christ, peut-être nos lointains successeurs scanderont-ils le temps en l'an 12 après Facebook pour qualifier la durée depuis les attentats de Bruxelles.

Au terme de ce court vagabondage parmi les défis du présent, l'interdépendance et la complexité des phénomènes et des mutations, les périls comme les espérances, les remèdes comme les poisons, il convient de concevoir l'humain tel un projet complexe, tout à la fois, sage et dément, ange et démon, saint et salaud, solidaire et égoïste, individualiste et grégaire. Notre méthode pour penser l'homme et le monde, comme en témoigne toute l'œuvre d'Edgar Morin, doit impérativement évoluer pour se focaliser sur le noyau du paradigme de la connaissance complexe.

Un principe cognitif permanent doit imposer une reliance entre le tout et les parties. Un second principe de compréhension doit intégrer les contradictions en constante dialectique, ce que Morin nomme une dialogigue. Comme une écologie de l'esprit. Toutes les métamorphoses du monde se doivent d'être réfléchies en regard de ces principes, en tension entre ordre et désordre. Accepter lucidement la complexité du présent permettra de démultiplier les futurs possibles.
« La lucidité est la blessure la plus proche du soleil » écrit René Char.

QUELQUES PROMESSES POUR L'AVENIR

« Mieux vaut allumer une bougie
que maudire les ténèbres »
— Lao Tseu

Quelques enseignements du passé, quelques défis du présent, quelques promesses pour l'avenir. Découpage scolaire mais signifiant. « L'histoire ayant plus d'imagination que les hommes » selon la belle formule de Karl Marx, et la logique des choses ne relevant pas, on l'a vu, des choses de la logique, comment, sans être ni Cassandre ni prophète, instiller du sens dans notre devenir commun. À très long terme, à l'échelle des temps cosmiques, tout finira en principe mal, au vu de l'espérance de la vie de la Terre. Et sur quelques milliards d'années, les projections appartiennent à la science-fiction et non aux probabilités de la rationalité prédictive.

Le principe d'incertitude, si cher à Werner Heisenberg, domine par essence notre futur. Seuls les dogmes prétendent raconter la narration de la matière et de la vie jusqu'à son terme. La complexité des possibles, la somme des hybridations potentielles et la survenance des carrefours multiples nous enjoignent de tenter une cartographie des lendemains. La boussole, ne fût-elle qu'éthique, apparait indispensable pour rompre avec les visions à courte-vue et les cécités contemporaines. Élever le regard est la condition première pour tracer des itinéraires d'espérance.

Cette élévation prend sa source dans les leçons du passé. Essayons, dans le foisonnement infini des théories, des idées et des propositions, de hiérarchiser un peu, du plus conceptuel au plus pragmatique. Tout d'abord quel monde souhaitons-nous quant aux valeurs à revitaliser ? Quelles vertus, et par opposition quels vices à rejeter, voulons-nous réhabiliter ? Quelle éthique proposer pour répondre aux impasses cumulées et aux interrogations qui nous taraudent ? Et comment opérationnaliser tout ce processus en une démarche pragmatique ?

//

Repartons des quatre grands principes de sens qui ont scandé la temporalité occidentale. Du principe cosmologique, œuvre des sagesses antiques, de la Grèce à la Mésopotamie, de l'Inde bouddhiste à la Chine confucéenne, retenons l'ajustement de l'homme à l'harmonie de la nature. Ressouvenons-nous du refus de la démesure, de l'art des limites, de la recherche de principes rationnels plutôt que de puissances divines, de la vie spirituelle et contemplative face à la brièveté de l'existence, plutôt que de la course effrénée à la recherche des honneurs, des richesses

ou des pouvoirs. On pourrait refonder cette réminiscence comme une conscience écologique qui, à l'ouverture de l'anthropocène, nous éclaire sur la nécessité d'habiter une même sphère vivante avec tous les êtres mortels.

Cette démarche nous conduit à la conscience d'une symbiose entre l'humain et le non-humain dans des interrelations et des interconnexions d'une complexité infinie. Nous dépendons de la Terre qui dépend de nous. Elle nous promène aussi dans les allées surprenantes qui nous mènent à la redéfinition des rapports entre l'homme et l'animal, entre l'homme et la plante. L'éthologue Vinciane Despret ne cesse de nous sensibiliser aux finesses et aux subtilités de nos « frères d'en bas », tout à l'inverse des animaux-machines de René Descartes.

Le botaniste Francis Hallé, au travers de son éloge de la plante, plaide avec conviction combien le monde végétal est bien plus civilisé que celui des petits singes anthropocentrés, nous qui nous rêvons les maîtres et les possesseurs de l'univers.

Du « Face à Gaïa » de Bruno Latour au contrat naturel de Michel Serres, de l'éthique de la nature de Gérald Hess au vivant comme modèle de Gauthier Chapelle, de la bio-constitution de Dominique Bourg à l'intendance de la terre nourricière de Pierre Rabhi, une gamme protéiforme, bigarrée et explosive d'analyses et de pratiques illustre cette volonté tenace de se relier avec les écosystèmes.

Contrairement aux efforts déployés des Lumières jusqu'à nous, il ne s'agit plus de s'arracher à la nature mais, à l'inverse, de renouer avec cette conscience cosmique. Nous sommes les fils et les filles des poussières d'étoiles. Ce retour vers le principe cosmologique, si bien pressenti par nos ancêtres, redevient d'une évidente actualité après une parenthèse de deux millénaires.

Du second principe de sens, le principe théologique, retenons l'impérative fiction pour souder les communautés humaines. « Que ferions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? » écrit Paul Valéry. Pas de socialité sans communion. Il nous faut un principe fédérateur, extérieur au groupe, qui fixe le sacré et le profane, le sacrilège et le sacrifice. La vie collective est d'essence théologique, athées et agnostiques inclus. Sans valeur suprême les

groupes humains se décomposent, sans profane ils s'ankylosent. Comme dans tout rapport avec l'autre, tout est question de bonne distance. Juste mesure à évaluer : ni contre ni tout contre.

Le sacré le plus éthéré débouche, hier comme aujourd'hui, sur un fanatisme meurtrier, sur des persécutions et des attentats-suicides ignominieux. Le sacré, quand il s'incarne dans un matérialisme désenchanté, comme l'argent, la croissance, l'intérêt, la production ou la consommation, réduit l'homme à la pure gestion de ses instincts égoïstes et immédiats. L'économie et le négoce emprisonnent et corsètent les existences et les peuples au nom de la sacralisation de l'accumulation des biens et des services.

Le désenchantement du monde, décliné de Max Weber à Marcel Gauchet, aboutit à une inversion des valeurs qui privilégie la compétition, la compétitivité et l'égotisme. Le philosophe Dany-Robert Dufour a magistralement démonté cet individu qui vient après le libéralisme, psalmodiant le dieu-argent et fixant comme sens de la vie humaine l'accroissement sans halte des richesses. La possession et l'épargne comme illusions modernes de la soif d'immortalité.

Pour fédérer les collectifs, il convient d'imaginer de nouvelles valeurs qui transcendent nos particularités et qui célèbrent l'unité du genre humain et de la biosphère dans toute leur diversité. À la conscience écologique, leçon du premier principe de sens, doit se conjuguer la conscience anthropologique et la conscience civique terrienne. Ce sacré à réinventer pourrait s'épanouir dans la préservation des écosystèmes jumelée avec l'impératif catégorique de la dignité au profit de tous les terriens et de tous les vivants.

Nous devons cultiver une poly-identité, singulière, complexe, propre à chacun, qui intègre notre identité intime, sexuelle, familiale, régionale, nationale, continentale, religieuse et philosophique, pour converger vers un principe supérieur de sacralité : l'identité terrienne. La reliance comme sagesse du vivre ensemble. Penser et agir tout à la fois dans l'unité et le métissage.

Du principe humaniste, qui guide depuis quelques siècles notre modernité et qui imprègne tant de nos dispositifs mentaux comme de nos délibérations politiques, retenons à l'évidence l'idéal de progrès par les sciences et

les arts, la perfectibilité par l'éducation – c'est le sens même de ce texte – ou les avancées démocratiques du respect des droits humains.

Mais, en revanche, méfions-nous d'un anthropocentrisme dévastateur pour tout ce qui n'est pas humain, d'une ivresse de la technique dont nous oublions les fins ultimes, ou de la mondialisation qui se nourrit elle-même de sa propre logique sans plus aucune maîtrise ni aucune régulation. Comme si nous étions devenus amnésiques quant aux buts finaux de l'engendrement perpétuel de nouveaux échanges marchands. Sans ligne directrice autre que sa propre perpétuation, sans en évaluer les conséquences. Comme une dynamo ou un vélo qui s'alimentent juste de leur propre mouvement.

Ayons en mémoire que la raison triomphante et industrieuse, qui a tant œuvré depuis le cœur de la révolution industrielle, a aussi conduit à Auschwitz, à la Kolyma, à Tuol-Sleng au Cambodge, ou à Hiroshima. Comme le rappelle la terrible sentence, Buchenwald n'est qu'à quelques kilomètres de Weimar.

Deux faces de la rationalité de Janus. Qui s'exprime aujourd'hui dans les abattoirs industriels comme dans les drones militaires, dans l'acidification des océans comme dans la quantification, le management et le coaching généralisés. Le juriste Alain Supiot dissèque ce gouvernement par les nombres, cette fascination de l'ordre par les harmonies mathématiques qui place le calcul au fondement de l'ordre social.

Nouvel idéal normatif qui vise la réalisation efficace d'objectifs mesurables. La loi n'est plus pensée comme la synthèse des valeurs communes et le point d'équilibre éthique de la justice. Pour forcer le trait, le commandement divin à la pointe de notre modernité est le suivant : possède une Rolex à 50 ans et tu auras réussi ta vie. D'où l'urgence d'inverser cette sacralité, « ce cancer moral », en lui substituant, par exemple, le bien commun, l'intérêt général, la gratuité, le don ou le service rendu.

Du dernier principe de sens, la déconstruction, gardons-en comme balise qu'il est un viatique essentiel à l'esprit critique, à une lucidité renouvelée et à une prudence envers nous-mêmes. Cet acide intellectuel, dangereux mais précieux, possède une évidente utilité pour conquérir, tout d'abord, de nouveaux espaces de liberté intérieure.

Connaître un peu moins mal ses déterminismes, biologiques, psychiques, sociaux et historiques, augmente la marge d'autonomie. Repousse les frontières mentales, sape les préjugés qui enferment. Conjure les démons intérieurs. Élague croyances, illusions et cachettes. Cette démarche, parfois douloureuse, augmente notre liberté et dissipe le mythe de la pleine conscience transparente et solaire.

Relire Nietzsche, Pierre Bourdieu et Bernard Lahire, Sigmund Freud et Roland Gori, Arthur Schopenhauer et Michel Foucault, malgré les efforts qu'implique ce parcours sinueux et exigeant, conduit à prendre distance de notre part maudite, de nos instincts les plus vils, de nos envies les plus sombres.

Cette « transition intérieure », cette transformation graduelle de soi, à l'image d'Épicure, est une des conditions des changements collectifs pour ne verser, comme l'écrit Henri Atlan, ni dans l'évanescence de la fumée ni dans la transparence du cristal. Il s'agit peut-être, tel un funambule, pour soi comme pour les autres, de rechercher sans cesse, des pare-feux à nos démesures et de célébrer les idéaux régulateurs de l'homme et de la nature.

La ressouvenance des strates culturelles du passé nous livre des enseignements pour affronter nos devenirs possibles dans leur confrontation aux défis du présent. L'archéologie des fulgurantes accélérations de l'ordre des technosciences occidentales nous invite, face au choc des périls annoncés, à subvertir nos anciens schémas d'explication et de résolution des problèmes. Qui peut raisonnablement croire qu'une recette inlassablement répétée ne provoquera pas l'indigestion, voire l'occlusion intestinale ?

Le géographe Augustin Berque propose une poétique de la Terre en « renaturant la culture et en reculturant la nature ». La reliance avec une conscience cosmique et l'utopie de la communauté écologique. Parmi d'autres, le psychiatre Félix Guattari a dressé la feuille de route de cette « écologie » qui doit être pensée d'un seul tenant entre l'écologie environnementale, l'écologie sociale et l'écologie mentale. « Une recomposition des subjectivités individuelles et collectives au sein des nouveaux contextes technico-scientifiques et des nouvelles coordonnées géopolitiques ».

Trois entrées à éduquer, à raffermir, à encourager sans cesse. La relation au non-humain. La relation à autrui. La relation à soi. Principe cosmologique. Principe de la communion et de l'humanisme. Principe de la déconstruction. Enseignements de nos prédécesseurs pour promesses aux générations futures. Sur quelles valeurs ?

L'universalité et la « symbiosophie », selon le néologisme inventé par Edgar Morin, qui tend vers une sagesse du vivre ensemble, tous éléments confondus, du minéral à l'humain. Exfiltrer l'anthropocentrisme pour évoluer vers une fraternité cosmique.

Décliner la solidarité et la vitale coopération entre tous les composants du système-Terre et exalter l'alliance de l'infinité des interdépendances entre le tout et les parties, et inversement.

Sanctifier la complexité par un abandon de la cause première, de la chaîne linéaire de la rationalité, des déterminismes classiques, du dogme de l'explication définitive et non contradictoire.

S'ouvrir sur la relativité, la probabilité, l'incertitude, le hasard, l'auto-organisation ou la destruction créative. Incomplétude et doute. Impureté et autonomie. Ambiguïté et ambivalence.

Sur quels fondements articuler cette déclinaison d'approches de la « symbiosophie » ? Reprenons les quatre principes du Manifeste Convivialiste.

Le principe de commune humanité qui affirme qu'il n'y a qu'une seule humanité qui doit être respectée en la personne de chacun de ces membres. Le principe de commune socialité selon lequel la plus grande richesse est la richesse des rapports sociaux. Le principe d'individuation selon lequel la politique légitime est celle qui permet à chacun de développer ses capacités et sa puissance d'être et d'agir sans nuire à celle des autres dans la perspective d'une égale liberté. Enfin le principe d'opposition maîtrisée qui proclame que le cœur d'une politique optimale est celui qui permet aux êtres humains de se différencier en acceptant et en maîtrisant le conflit.

La combinaison de ces quatre axes, interdépendants, entend répondre aux questions pour le futur : la question morale (que peut-on espérer et

que doit-on s'interdire ?), la question politique (quelles sont les communautés politiques légitimes ?), la question écologique (que nous est-il permis de prendre à la nature et que devons-nous lui rendre ?) et la question spirituelle ou religieuse.

La nouveauté, c'est que jusqu'alors, aucune conception héritée de l'histoire des idées, ne répond simultanément à ces quatre questions. Il nous faut une nouvelle Déclaration d'interdépendances, pour ne plus proposer les réponses d'hier aux problèmes de demain. Repenser les brisures et les soudures du monde.

○

Tentons quelques approches pour se reboussoler. D'abord la réhabilitation de la limite et de l'auto-limitation, défendues avec ardeur par des penseurs comme Ivan Illich, Cornelius Castoriadis, ou Serge Latouche. Dans le sillage des œuvres de Léon Tolstoï ou de Jean Giono et en renouant avec le refus de la démesure de l'humain face au divin, de l'homme devant la nature, tout un courant d'intellectuels et de citoyens entend combattre l'absolue démesure de notre modernité.

Refuser la pléonexie c'est-à-dire étymologiquement le désir de vouloir posséder toujours plus. Cette frénésie de l'accumulation transpire dans l'obsession de la croissance économique comme dans la construction de mégacentres commerciaux qui enserrent de plus en plus la surface de la Terre. La consommation par l'accumulation insatiable de biens, dont l'obsolescence est programmée, et de services, est devenue le principe directeur des existences.

Pourquoi ? Pour conjurer notre finitude existentielle face aux autres et face à notre inéluctable mort. Thèse magistralement exposée par Christian Arnsperger dans sa Critique de l'existence capitaliste. Le capitalisme offre, par l'épargne ou l'investissement, une illusion d'infinitude en répartissant ces finitudes de manière inégale. Nos actes économiques dissimulent nos angoisses que le capitalisme nourrit.

Cycle infernal du désir à jamais insatisfait. Conséquences ? Risque d'effondrement de la biosphère, rivalité exacerbée entre humains, entreprises et

États, creusement des inégalités, hausse des comportements pathologiques. La rationalité économique dominante, factice et assassine, nécessite un urgent besoin de limites. Ériger des frontières face à la démesure humaine.

C'est traditionnellement le rôle de la loi. Aujourd'hui elle recule devant l'avancée des processus d'autorégulation et des arbitrages privés. Le fantasme de la toute puissance de l'harmonieuse horlogerie du marché a provoqué l'évanouissement des limites.

Conclusions ? Réhabiller d'urgence le bornage et la démarcation. Envers la nature par l'adoption de « bioconstitutions », tel l'Équateur et comme le décrit Dominique Bourg, en intégrant de nouveaux principes fondamentaux par le préfixe « bio » qui renvoie à la biosphère et à sa finitude. Chaque État pourrait être tenu constitutionnellement de consacrer la notion « d'assistance à l'humanité en danger » et chaque décision devrait être évaluée en regard de la préservation et de la régénération des ressources naturelles.

Une nouvelle hiérarchie des normes qui soumettrait la pyramide des règlementations à un nouveau principe général de droit, sanctionné par une instance internationale, fondé sur « une nouvelle interprétation de la place de l'humanité au sein de la nature, en termes de limites de la biosphère, de finitude de l'homme et de solidarités avec l'ensemble du vivant ».

La croissance connaît-elle aussi des limites et les sciences et les techniques ne peuvent répondre à toutes les problématiques qu'elles résolvent ou qu'elles provoquent. C'est aussi la fin d'un anthropocentrisme, né au XVe siècle par l'arrachement de l'humain à la nature, qui a fondé notre modernité mais dont on mesure aujourd'hui le périmètre à enclore pour pouvoir continuer notre destinée et éviter « l'Homo Disparitus ».

L'État et les puissances publiques, du municipal au mondial, redeviennent les acteurs premiers, les vecteurs centraux de cette philosophie politique novatrice. Un État Providence social et écologique selon les termes de l'économiste Eloi Laurent. Face aux insécurités sociales et aux risques issus des changements climatiques, la mutualisation des accidents et des aléas de la vie au travers de la sécurité sociale apparaît comme le soubassement essentiel de la justice. Une justice sociale et environnementale qui se conjugue.

Les piliers classiques de l'État-Providence, au lieu de se réduire par une responsabilité individuelle accrue au travers de l'État dit social et actif, devraient, à l'inverse, s'amplifier pour englober l'assurance contre les inéluctables dégradations de l'environnement qui ne feront que croître dans le futur.

On pourrait même imaginer étendre les systèmes de prévoyance à la culture, entendue au sens anthropologique, face à l'insécurité culturelle, pointée par Laurent Bouvet, afin de garantir une éducation citoyenne aux arts et aux savoirs tout au long de la vie. Les expériences de la prescription de livres plutôt que d'antidépresseurs par des médecins britanniques ou la réduction de peine au profit des détenus brésiliens qui s'instruisent, adoptent cette logique de perfectibilité et d'amélioration du bien-être physique comme psychique par l'éducation.

Ce processus entend renverser la tendance à la privatisation et à l'appropriation par une petite oligarchie mondialisée de réseaux de communications, de services publics et des ressources naturelles. Il entend restaurer la notion d'intérêt général fondée sur un principe essentiel à revitaliser, le commun. C'est tout le sens des remarquables travaux de Pierre Dardot et de Christian Laval qui développent un magnifique plaidoyer pour le gouvernement collectif des richesses naturelles et informationnelles et contre toutes les formes de captations privées.

La défense des biens communs de l'humanité est un des thèmes de l'alternative au capitalisme, porté par nombre de mouvements en lutte sur tous les continents. Cette reconquête sur la privatisation traverse d'ailleurs tout autant les pouvoirs publics que la société civile par la valorisation de l'économie sociale et solidaire ou par la défense du mouvement coopératif.

Ce redéploiement des espaces publics implique aussi une fiscalité qui englobe l'ensemble des revenus et en particulier les dividendes des actionnaires et la taxation de tous les profits engendrés par le capital. C'est par exemple la fameuse proposition de Thomas Piketty, afin de diminuer la concentration du capital et les écarts extrêmes entre les patrimoines, de l'instauration d'un impôt progressif sur le capital au niveau international.

Face à la mystique de la croissance infinie, face à l'obligation de préserver les équilibres des cycles naturels, face à l'extension du capitalisme qui

existentiellement tente de conjurer les angoisses nées de notre finitude, face à l'amplification des inégalités sociales et culturelles, l'État dans toutes ses composantes apparaît comme l'instrument central pour imposer les indispensables régulations face à l'emballement et à l'absence de maîtrise de la propulsion de l'économie mondiale.

Éloge des limites donc pour domestiquer ce mercantilisme débridé. Célébration de l'intérêt général, du commun, de la fiscalité réellement redistributrice, d'une sécurité sociale qui accroît les protections jusqu'au revenu inconditionnel d'existence, de la relocalisation des circuits économiques, des normes sociales et environnementales…

L'objectif n'est certes pas ici de dresser un catalogue de propositions à l'image d'un programme politique. Il entend, en regard de valeurs tant anciennes, la prudence, la contemplation, la connaissance, la méditation, que modernes, la liberté, la dignité, l'égalité, la solidarité, donner modestement quelques pistes de réflexions pour inverser une logique intenable à terme.

Penser le changement plutôt que de changer le pansement. Changer ou disparaître comme l'exprime avec force Naomi Klein. Ce monde est tout ce que nous avons.

Au sein des soubassements des collectifs humains, au cœur des souterrains de la société civile, la germination se propage pour contester la raison dominante de l'ordre du capitalisme mondialisé. Comme un relais potentiel pour une puissance publique relégitimée et raffermie, comme une annonciation des espérances et des promesses pour nos lendemains. Comme une multitude de boussoles pour traverser les ponts entre les enseignements issus des expériences des siècles précédents et les aspirations à réenchanter nos vies.

Se développe en effet une constellation d'expériences, de luttes et d'alternatives qui refusent l'engrenage de la carrière, de la consommation, de l'argent et de l'individualisme. Des villes en transition aux monnaies locales, des zones sans voitures aux potagers solidaires, des services

d'échanges collectifs à l'habitat groupé, de la revitalisation des métiers artisanaux aux existences en autarcie, « en grève générale et quotidienne contre le capitalisme », les témoignages et les expérimentations qui entendent promouvoir la sobriété volontaire, la frugalité heureuse ou la décroissance, s'amplifient sans relâche, à une cadence chaque jour plus stimulante.

Cédric Biagini et Pierre Thiesset dressent les portraits chaleureux de ces nouveaux acteurs de la transformation sociétale. Les insoumissions, des résistances numériques à la communauté des squats, des usines occupées à la solidarité avec les migrants et les sans-papiers. Les batailles, les colères, les fêtes et les zones à défendre, en une nomenclature éclatée et multiple, repassionnent les subversions à venir.

Des œuvres cinématographiques comme « L'urgence de ralentir », « Demain » ou encore « Inside Job » reflètent par le documentaire toutes ces expériences alternatives qui refusent de se laisser enfermer dans la pensée unique qui gouverne notre devenir. Peu importe la qualification doctrinale, de l'écosocialisme à la grande adaptation, de la transition écologique à l'hypothèse communiste. Cela réduirait l'extraordinaire diversité et la richesse imaginative de ces nouveaux laboratoires de la citoyenneté.

Comme l'exprimait Albert Einstein, nous vivons avec une profusion de moyens et une confusion des intentions. Pourtant, des voies d'espérance, regroupées, par exemple, par Olivier Le Naire autour de dix grands témoins, ni devins ni génies, émergent et germent sur tous les continents. Éclatées, diversifiées, parfois ambivalentes voire contradictoires, toutes ces expérimentations, sociales, culturelles, économiques et écologiques, entendent reconstruire des espaces d'autonomie et se réapproprier le travail, le commerce, le transport ou la ruralité. Offensives contre la servitude volontaire, contre la domination par le divertissement, l'aliénation du quotidien ou l'oppression des inégalités.

Se reboussoler par la mobilisation de valeurs et de principes qui ont accompagné la marche de l'humanité. Conjuguer la revitalisation de la puissance publique et des biens communs avec la vivacité de la société civile dans une relation réinventée avec la biosphère. Un partenariat entre notre commune humanité et nos différences, nos divergences et nos oppositions.

Il y a tant de chemins qui s'ouvrent dans cette logique qui dresse d'indispensables limites à la maîtrise des flux de matière et d'énergie et qui, à l'inverse, encourage une croissance infinie des spiritualités, des coopérations et des solidarités entre les humains, entre les humains et la biosphère.

Pour clore ces promesses pour l'avenir, je cite, à nouveau, la somptueuse poésie de René Char : « Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront ». « Il n'y a que deux conduites avec la vie : ou on la rêve ou on l'accomplit ».

ÉLOGE DU TRAGIQUE

« La plus grande leçon de l'histoire est que les humains ne tirent pas les leçons de l'histoire »

— Aldous Huxley

On pourrait qualifier notre époque de tragique. Tragique car elle recèle autant de menaces que de promesses, autant de poisons que de remèdes. Ni pessimiste ni optimiste mais tragique. La dramatisation engendre la lucidité. Et c'est sans doute la vertu dont nous avons un impérieux besoin pour franchir le cap de la zone des tempêtes.

Le philosophe André Comte-Sponville définit le tragique non comme un conflit entre le bien et le mal mais comme un conflit entre deux biens ou entre deux maux. « Entre les lois de l'État et celles de la conscience comme chez Antigone, entre le destin et la volonté comme chez Œdipe, entres les dieux et les hommes comme chez Prométhée,… ».

//

Comment éviter, selon cette formule anonyme du XIXe siècle que « les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent » ? Comment assurer à la fois le développement de la dignité de milliards de terriens, ce dont nous sommes encore loin, et la préservation vitale de la biosphère ? Deux biens légitimes qui s'affrontent dans la dramaturgie de l'esprit de notre temps. Notre présent suinte le tragique et nécessite une réorientation de notre logiciel politique et mental.

Cette contradiction peut accoucher d'une synthèse. À nous de choisir entre l'orage et des cieux plus apaisés. Il ne s'agit pas d'invoquer un retour aux sources, une nostalgie des origines, le trop fameux « c'était mieux avant », constante de toutes les époques. Pas de retour à la bougie et aux remèdes des grands-mères. Il ne s'agit pas de repasser les plats de l'Histoire mais de « faire des histoires » à l'ordre imposé par une époque piégée par l'urgence et les plans de redressement.

Le collectif Mauvaise Troupe le clame magistralement : « ne faites pas d'histoires, et suivez le courant. L'économie répondra à vos besoins, les aménageurs assureront votre confort, la police garantira votre sécurité, l'Internet votre liberté, et la transition énergétique, votre salut ». Jeter un trouble, face à l'intelligence des faits, au cœur des pouvoirs institués.

Le philosophe allemand d'origine coréenne, Byung-Chul Han met en exergue le respect, qui signifie littéralement regarder derrière soi. Un regard qui

suppose une certaine distance, un égard. Contre la société du spectacle, de la nudité et de l'exhibition, nous avons besoin d'écarts, de retenues, de réserves. Envers la biosphère, envers autrui, envers nous-mêmes.

Une des caractéristiques du mal, c'est qu'il se définit plus aisément que le bien. Il est plus facile de savoir ce que nous ne voulons pas que ce que nous désirons réellement. Le bonheur ? Mais comment le cerner avec précision en regard des aspirations de chacun. Le malheur ? À quelques rares exceptions près, nous n'en voulons pas. Le problème surgit quand nous sommes confrontés à deux légitimités qui s'opposent et que nous devons essayer de transcender.

Comment articuler la préservation des écosystèmes et la dignité, en termes d'alimentation, de santé, d'éducation, de travail ou de logement, des milliards d'humains ? Deux légitimités, intimement dépendantes l'une de l'autre. Comment permettre les améliorations prophétisées par les technosciences et les risques majeurs qu'elles font en même temps courir à l'humanité ? Comment naviguer sur les fantastiques potentialités des réseaux numériques sans devenir captifs des firmes multinationales, de la publicité ou du contrôle de nos neurones par les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon) ?

Comment concilier la fabrique de l'humanité de demain dans les laboratoires de la Silicon Valley et une authenticité retrouvée ? Comment faire dialoguer, selon les mots de Claude Nougaro, notre passion du futur et notre chronique amnésie ? Oscillations entre des termes et des pôles dont la dialectique peut briser comme souder des mondes.

Il faut se faufiler entre les ruines et les splendeurs du passé d'une part et, de l'autre, se réjouir des saisissantes virtualités du futur. Croisée des chemins où l'éducation permanente prend tout son sens. Car c'est le regard que l'on portera sur cet itinéraire et les valeurs que l'on choisira de mobiliser devant les impasses de notre présent, qui détermineront les sorties de secours.

Les savoir-faire et les savoir-être qui, par leur dissémination dans les interstices des pesanteurs et des contraintes, assureront un redéploiement des embranchements et des perspectives.

S'éduquer sans cesse, densifier ses approches, apprendre des expériences de l'histoire comme du quotidien, affûter l'esprit critique, démultiplier les prismes et les angles, s'émanciper des convenances et des slogans… L'éducation populaire, par l'exercice tout au long de la vie, refuse le définitif, le catégorique, la formule magique ou la devise péremptoire. Elle invite, par une conversion du regard sans cesse renouvelée, à constituer des équipes mentales, à combattre la multiplication des vassalités et à accompagner l'encolèrement des peuples.

Porter en nous le monde que nous voulons, comme l'exprimait Gandhi. Encourager la dimension océanique de la connaissance. Être lucides face à l'effondrement de certains de nos rêves. Remonter le fleuve à contre-courant, ou interroger le sens de notre présence au monde. Parfois penser contre son camp sans le détester, arrêter de censurer nos espoirs, et devenir des soudeurs de mondes séparés. Chercher sans relâche et découvrir l'éventail des issues de secours. Conduire soi et le monde hors de lui pour réenchanter l'éducation populaire. Reboussolons-nous, comme le programme Présence et Action Culturelles.

S'ÉMANCIPER TOUT AU LONG DE LA VIE

« L'ineptie est de vouloir conclure »
— Gustave Flaubert

Éduquer c'est étymologiquement se conduire hors de soi, tenter de se hisser un peu au-dessus de soi-même. Ne pas trop se perdre de vue dans le divertissement, la distraction, la diversion de l'essentiel. Éduquer est un pari existentiel : partir d'un point pour cheminer vers un autre pour moins mal percevoir et analyser la complexité de la réalité. « Mal nommer les choses c'est ajouter du malheur au monde » écrit Albert Camus. Recevoir, célébrer et transmettre, pour reprendre la trilogie d'Emmanuel Levinas, englobe un cheminement vers plus de connaissances donc plus de joie. C'est une des grandes leçons existentielles de la pensé de Spinoza : le sage meurt moins que l'enfant, le fou ou l'ignorant.

Les savoirs, pratiques comme théoriques, se veulent donc, à mon sens, un des itinéraires possibles vers plus de sérénité et de tempérance. Il y a comme une véritable jubilation à éclaircir un mystère, à décoder un concept, à dialoguer sur les narrations du monde, à partager une intuition, à convertir son regard sur soi, les autres et le monde.

Cette route d'apprentissage, balisée par le questionnement et le doute, nous détourne des dogmes et des slogans. Elle conduit vers plus de tolérance, d'empathie et de respect. Vers plus de hauteur et de dignité. Pour chacun et pour tous, en regard des sensibilités et des parcours de vie. L'éducation tout au long de son existence améliore la condition humaine. Pour reprendre un précepte, de Pindare à Nietzsche, aussi signifiant qu'il est discutable, nous devenons peu à peu ce que nous sommes.

Bien entendu l'explication n'est pas la justification. Pour évoquer une polémique récente, le sociologue Bernard Lahire a rédigé un essai afin d'en finir avec « la culture de l'excuse » qui dévalorise les sciences sociales. Son plaidoyer lumineux pour la sociologie démonte la vulgate du sens commun, des préjugés et des fantasmes, qui sous-tendent tant de discours médiatiques.

Par l'esprit critique et l'indispensable distance avec le monde, pour pouvoir réellement y réfléchir, les savoirs, dans tous les domaines, forment les citoyens à être un peu plus sujets de leurs actions. C'est la vertu première de la connaissance : un processus de transformation de soi et du monde.

S'arracher aux contraintes de la nature d'après Pic de la Mirandole, la perfectibilité selon Jean-Jacques Rousseau, « l'existence qui précède

l'essence » selon l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, toutes ces notions, retenues par la tradition philosophique, illustrent la définition de l'homme comme un être de progression. L'inverse du code génétique qui fige le non-humain et l'humain dans une identité définitive.

Cela dit sans préjuger des extraordinaires progrès de l'éthologie animale et de la botanique. L'homme, cet animal métaphysique, est un être de changement. L'éducation en est une des clés, vers un aboutissement, certes jamais fini, mais certes plus ample. Gloire à l'esprit élargi tant vanté par Emmanuel Kant.

Au terme de ce bref essai, et dans la perspective d'une permanence de l'éducation, je souhaite proposer quelques balises littéraires, scientifiques et philosophiques qui justement ne cessent de m'éduquer après quelques décennies de lectures.

Deux remarques cependant car j'ai toute conscience des limites de l'exercice. Premièrement, je me concentre sur les savoirs livresques d'auteurs du passé et du présent. Or, mon éducation et mon cheminement sont d'abord construits par des émotions, des passions et des rencontres au fil de personnes, de voyages, de musiques, de films, de paysages ou de saveurs, de controverses ou d'odeurs, d'amitiés ou de villes. Un maelstrom de sensations, d'émerveillements et d'indignations. Le cœur tout autant que la raison.

Au risque d'apparaître comme hémiplégique, je ne livre ici qu'une part de mon itinéraire existentiel, celui des idées donc des mots, ces êtres vivants selon Bernard Pivot. Rien sur mes éblouissements face à la musique de Jean-Sébastien Bach, face à la douceur du Nil ou face à la ferveur de Jérusalem. Rien sur ma rage face aux migrants qui se noient, aux enfants qui souffrent, aux femmes que l'on réduit en esclavage… la liste est hélas sans fin des turpitudes et des cruautés. Non, juste des suggestions de publications et de livres. Du théorique, de l'abstrait, du réflexif, du raisonnement, du mental.

Seconde remarque : les livres que je propose sont pour la plupart des analyses de savants et des penseurs occidentaux, et tous sont traduits ou rédigés en français. La maîtrise de la langue n'étant pas mon point fort, ni la culture des sciences exactes, ma fibre littéraire m'a naturellement

porté vers la philosophie, l'histoire, les sciences sociales et les essais politiques. L'angle de vue s'en trouve amoindri et le prisme pour une part faussé. Le point de vue sur la vie et le monde par un mathématicien, un ingénieur, un Japonais, un Hindou ou un Rwandais s'en trouverait certainement déplacé. Pour ne pas citer celui d'une femme, d'une jeune ou d'un croyant… La prétention n'est pas à l'universel mais à l'universalisable. Dans le sillage « des sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur » d'Edgar Morin, en route donc pour une bibliothérapie.

BIBLIOGRAPHIE

Devant la somme impressionnante de livres, qui peut vite décourager, je propose une démarche en deux temps en matière de références.

La première sélectionne une liste limitative d'ouvrages essentiels qui ont nourri ces réflexions.

La seconde apporte tous les éléments bibliographiques au fil du déroulé du texte et des auteurs cités. Une éducation tout au long de la vie.

POUR SE CONSTRUIRE UNE VUE PANORAMIQUE, JE SUGGÈRE, DANS LE DÉSORDRE, ET AU GRÉ DE VOS ENVIES :

René Passet. *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire. De l'univers magique au tourbillon créateur…*, Les liens qui libèrent, 2010.
Hubert Reeves. *L'heure de s'enivrer, L'univers a-t-il un sens ?*, Seuil, 1986.
Edgar Morin. *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.
Mathias Leboeuf. *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien, Petite histoire de la philosophie en 32 citations*, Tallandier, 2009.
Luc Ferry. *Sagesses d'hier et d'aujourd'hui*, Flammarion, 2014.
Odon Vallet. *Une autre histoire des religions*, Gallimard, 2001.
Yuval Noah Harari. *Sapiens, Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015.
Régis Debray. *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991.
Alain Accardo. *Introduction à une sociologie critique, Lire Pierre Bourdieu,* Agone, 2006.
Xavier De Schutter. *Les tribulations de l'âme*, Mols, 2014.
Pablo Servigne & Raphaël Stevens. *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.
Jean-Christophe Victor. *Le dessous des cartes, Itinéraires géopolitiques*, Tallandier/Arte Éditions, 2012.
Virginie Raisson. *Atlas des Futurs du Monde*, Robert Laffont, 2010.
Jared Diamond. *Effondrement, Comment les civilisations décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, 2006.
Nancy Huston. *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008.
Cédric Biagini, Guillaume Carnino & Patrick Marcolini, *Radicalité : 20 penseurs vraiment critiques*, L'Échappée, 2013.
Pascal Chabot. *L'Âge des transitions*, PUF, 2015.
Jean-Claude Guillebaud. *La refondation du monde*, Seuil, 1999.

POUR APPROFONDIR EN FONCTION DE VOS GOÛTS, DE VOS CENTRES D'INTÉRÊTS ET DU FIL DES AUTEURS CITÉS :

→ Introduction : des héritiers sans testament

Friedrich Nietzsche. *Humain, trop humain*, Le Livre de Poche, 1995.
Hannah Arendt. *Le système totalitaire, Les origines du totalitarisme*, Seuil, 2005.
Karl Jaspers. *Introduction à la philosophie*, 10-18, 2001.
Michel Serres. *Temps des crises*, Le Pommier, 2009.
Paul Ariès. *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, La Découverte, 2011.
Pascal Chabot. *L'âge des transitions*, PUF, 2015.
Manifeste Convivialiste. *Déclaration d'interdépendance*, Le bord de l'eau, 2013.
Jean-Claude Guillebaud. *Une autre vie est possible*, L'iconoclaste, 2012.
Hubert Reeves. *Là où croît le péril… croît aussi ce qui sauve*, Seuil, 2013.
Edgar Morin. *La voie, Pour l'avenir de l'humanité*, Fayard, 2012.
René Char. *Feuillets d'Hypnos*, Gallimard, 1962.

→ Quelques enseignements du passé

Hubert Reeves. *L'heure de s'enivrer, L'univers a-t-il un sens ?*, Seuil, 1986.
Daniel Sibony. *Nom de Dieu : Par-delà les trois monothéismes*, Seuil, 2006.
Lucien Jerphagnon. *De l'amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles*, Albin Michel, 2011.
Rainer Maria Rilke. *Lettres à un jeune poète*, Le Livre de Poche, 1991.
Trinh Xuan Thuan & Matthieu Ricard. *L'infini dans la paume de la main*, Fayard, 2000.
Albert Camus. *L'homme révolté*, Gallimard, 1985.
Karl Marx & Friedrich Engels. *Manifeste du parti communiste*, Flammarion, 1999.
Jean-Marie Pelt & Pierre Rabhi. *Le monde a-t-il un sens ?,* Fayard, 2014.
Gauthier Chapelle & Michèle Decoust. *Le vivant comme modèle. La voie du biomimétisme*, Albin Michel, 2015.
Yuval Noah Harari. *Sapiens, Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015.
Régis Debray. *Jeunesse du sacré*, Gallimard, 2012.
Emil Cioran. *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard, 1973.
Sigmund Freud. *Malaise dans la civilisation*, Seuil, 2010.
Xavier De Schutter. *Les tribulations de l'âme*, Mols, 2014.
Régis Debray. *Dieu, un itinéraire*, Odile Jacob, 2003.
Mircea Eliade. *Traité d'histoire des religions*, Payot, 1949.

Luc Ferry. *Apprendre à vivre*, Plon, 2006.
Epictète. *Manuel,* Flammarion, 1999.
Marc-Aurèle. *Pensées pour moi-même*, Flammarion, 1999.
Augustin. *Les confessions*, Flammarion, 1993.
Pic de la Mirandole. *Œuvres philosophiques*, PUF, 2004.
Jean-Paul Sartre. *L'existentialisme est un humanisme*, Gallimard, 1996.
Érasme. *Éloge de la folie*, Gallimard, 2010.
Denis Diderot. *Trois contes philosophiques*, Flammarion, 2012.
Jean-Jacques Rousseau. *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, Flammarion. 2011.
René Descartes. *Méditations métaphysiques*, Flammarion, 2009.
David Hume. *Enquête sur l'entendement humain*, Flammarion, 2006.
Arthur Schopenhauer. *Le monde comme volonté et comme représentation*, PUF, 2014.
Friedrich Nietzsche. *Par delà le bien et le mal*, Gallimard, 1987.
Karl Marx. *Le dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*, Flammarion, 2007.
Sigmund Freud. *Introduction à la psychanalyse*, Payot, 2001.
Max Weber. *Le savant et le politique*, 10-18, 2002.
Adam Smith. *La richesse des nations*, Flammarion, 1999.
Pierre Desproges. *Vivons heureux en attendant la mort*, Seuil, 1998.
Jared Diamond. *Effondrement, Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, 2006.
Marc Ferro. *L'aveuglement, Une autre histoire de notre monde*, Tallandier, 2015.
Régis Debray. *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991.
Jean-Claude Guillebaud. *La refondation du monde*, Seuil, 1999.
Manifeste Convivialiste. *Déclaration d'interdépendance*, Le bord de l'eau, 2013.
Romain Gary. *L'affaire homme*, Gallimard, 2005.
Sören Kierkegaard. *Traité du désespoir*, Gallimard, 1988.

→ Quelques défis du présent

Albert Camus. *Discours de Suède, Gallimard*, 1997.
André Leroi-Gourhan. *L'homme et la matière*, Albin Michel, 1973.
Libération du 10 août 2012 titré « La fin d'un monde ».
Michel Serres. *Temps des crises*, Le Pommier, 2009.
Christophe Bonneuil & Jean-Baptiste Fressoz. *L'événement anthropocène, 2013.*
Pablo Servigne & Raphaël Stevens. *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.
Jéremy Rifkin. *La nouvelle société du coût marginal zéro*,
Les liens qui libèrent, 2014.

Jean-Christophe Victor. *Le dessous des cartes, Itinéraires géopolitiques*, Tallandier/Arte Éditions, 2012.
Paul Jorion. *Le dernier qui s'en va éteint la lumière*, Fayard, 2016.
Jean-Pierre Dupuy. *Vers un catastrophisme éclairé*, Seuil, 2002.
Elizabeth Kolbert. *La sixième extinction*, Vuibert, 2015.
Dennis Meadows & Donella Meadows. *Les limites à la croissance*, Rue de l'échiquier, 2012.
Virginie Raisson. *Atlas des Futurs du Monde*, Robert Laffont, 2010.
Robert Malthus. *Essai sur le principe de la population*, Flammarion, 2010.
Claude Lévi-Strauss. *Race et histoire*, Gallimard, 1987.
Christian de Duve. *Génétique du péché originel*, Odile Jacob, 2009.
Pascal Chabot. *L'âge des transitions*, PUF, 2015.
Hervé Le Bras. *Vie et mort de la population mondiale*, Le Pommier, 2012.
Thomas Piketty. *Le capital au XXIe siècle*, Seuil, 2013.
Michael Sandel. *Ce que l'argent ne saurait acheter*, Seuil, 2014.
Dany-Robert Dufour. *Le divin marché, La révolution culturelle libérale*, Denoël, 2007.
Régis Debray. *L'erreur du calcul*, Cerf, 2015.
Alain Badiou. *Pornographie du temps présent*, Fayard, 2013.
Christian Arnsperger. *Critique de l'existence capitaliste*, Le Cerf, 2005.
Jean-Claude Michéa. *Impasse Adam Smith*, Climats, 2006.
Jacques Généreux. *La dissociété*, Seuil, 2006.
André Gorz. *Ecologica*, Galilée, 2008.
Zygmunt Bauman. *La vie liquide*, Le Rouergue, 2006.
Denis Robert. *La domination du monde*, Points Seuil, 2007.
George Orwell. *Écrits politiques*, Agone, 2009.
André Comte-Sponville. *La capitalisme est-il moral ?*, Albin Michel, 2004.
Serge Latouche. *L'âge des limites*, Mille et Une Nuits, 2012.
Cornelius Castoriadis. *Une société à la dérive*, Seuil, 2005.
Eloi Laurent. *Le bel avenir de l'État Providence*, Les liens qui libèrent, 2014.
Alain Accardo. *De notre servitude involontaire*, Agone, 2013.
Luc Ferry. *La révolution transhumaniste*, Plon, 2016.
Régis Debray. *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991.
Jean-Claude Guillebaud. *Une autre vie est possible*, L'Iconoclaste, 2012.
Cédric Biagini. *L'Emprise numérique*, L'Échappée, 2012.
Eric Sadin. *La vie algorithmique, Critique de la raison numérique*, L'Échappée, 2015.
Francis Wolff. *Notre humanité, d'Aristote aux neurosciences*, Fayard, 2010.
Edgar Morin. *Mon chemin, Entretiens avec Djénane Kareh Tager*, Fayard, 2008.
Alain Deneault. *La médiocratie*, Lux Éditeur, 2015.
Robert Redeker. *Egobody*, Fayard, 2010.

→ Quelques promesses pour l'avenir

Lao Tseu. *Le Tao Te King*, Marabout, 2016.
Werner Heisenberg. *La partie et le tout*, Flammarion, 2016.
Vinciane Despret. *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ?*, La Découverte, 2012.
Francis Hallé. *Éloge de la plante*, Seuil, 1999.
Bruno Latour. *Face à Gaïa*, La Découverte, 2015.
Michel Serres. *Le contrat naturel*, Flammarion Poche, 2009.
Gérald Hess. *Éthiques de la nature*, PUF, 2013.
Gauthier Chapelle & Michèle Decoust. *Le vivant comme modèle*, Albin Michel, 2015.
Dominique Bourg & Augustin Fragnière. *La pensée écologique*, PUF, 2014.
Pierre Rabhi. *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2013.
Paul Valéry. *Mauvaises pensées*, Rivages, 2016.
Marcel Gauchet. *Le Désenchantement du monde*, Gallimard, 1985.
Dany-Robert Dufour. *La cité perverse*, Denoël, 2009.
Edgar Morin. *Penser global*, FMSH Éditions-Robert Laffont, 2015.
Pierre Bourdieu. *La distinction, Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979.
Bernard Lahire. *Pour la sociologie*, La Découverte, 2016.
Roland Gori. *La fabrique des imposteurs*, Actes Sud/Babel, 2015.
Michel Foucault. *Les mots et les choses*, Gallimard/Tel, 1990.
Épicure. *Lettre à Ménécée*, Flammarion, 2009.
Henri Atlan. *Entre le cristal et la fumée*, Seuil, 1986.
Augustin Berque. *Poétique de la Terre*, Belin, 2014.
Félix Guattari. *Les trois écologies*, Galilée, 1989.
Edgar Morin. *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.
Manifeste Convivialiste. *Déclaration d'interdépendance*, Le bord de l'eau, 2013.
Ivan Illich. *La convivialité*, Seuil, 1973.
Cornelius Castoriadis. *Briser la clôture, Réinventer l'autonomie*, Sandre, 2007.
Serge Latouche. *L'âge des limites*, Mille et Une Nuits, 2012.
Léon Tolstoï. *Conseils aux dirigés*, Bibliothèque Charpentier, 1903.
Jean Giono. *Récits et essai*, Gallimard, 1989.
Christian Arnsperger. *Critique de l'existence capitaliste*, Cerf, 2005.
Dominique Bourg & Alain Papaux. *Dictionnaire de la pensée écologique*, PUF, 2015.
Alan Weisman. *Homo Disparitus*, Flammarion, 2007.
Eloi Laurent. *Le bel avenir de l'État Providence*, Les Liens qui libèrent, 2014.
Laurent Bouvet. *L'insécurité culturelle*, Fayard, 2015.

Pierre Dardot & Christian Laval. *Commun, Essai sur la révolution au XXIe siècle*, La Découverte, 2014.
Thomas Piketty. *Le capital au XXIe siècle*, Seuil, 2013.
Naomi Klein. *Tout peut changer, Capitalisme et changement climatique*, Actes Sud, 2015.
Cédric Biagini & Pierre Thiesset. *Vivre la simplicité volontaire, Le pas de côté*, L'Échappée, 2014.
Olivier Le Naire. *Nos voies d'espérance, Entretiens avec dix grands témoins pour retrouver la confiance*, Actes Sud, Les liens qui libèrent, 2014.
Offensive. *Construire l'Autonomie*, L'Échappée, 2013.
René Char. *Feuillets d'Hypnos*, Gallimard, 1962.

→ Éloge du tragique

Aldous Huxley. *Dieu et moi*, Seuil, 2001.
André Comte-Sponville. *Dictionnaire philosophique*, PUF, 2001.
Collectif Mauvaise Troupe. *Constellations, Trajectoires révolutionnaires du jeune XXIe siècle*, L'Éclat, 2014.
Byung-Chul Han. *Dans la nuée*, Actes Sud, 2013.
Guy Debord. *La société du spectacle*, Gallimard, 1992.
Gandhi. *Tous les hommes sont frères*, Gallimard, 1990.

Jean Cornil est essayiste. Il a été Directeur-adjoint du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme. Il a été Sénateur puis Député fédéral. Depuis 2010, il se consacre à la réflexion et à la transmission notamment au travers de la philosophie et des sciences humaines.

DU MÊME AUTEUR :

Immigration et racisme en Europe (sous la direction d'Andrea Rea), Complexe, 1998.

Les fous de guerre (en collectif), EVO, 2001.

C'est la lutte, etc., Éditions Vista, 2001.

Retour de Palestine (en collectif), Éditions Vista, 2002.

Vingt vagabondages vers un socialisme écologique, PAC, Le Cerisier, 2008.

Décroissance ou récession (collectif sous la direction de Paul Ariès), Parangon, 2011.

Recevoir, célébrer, transmettre, PAC, 2009.

Petit dictionnaire amoureux des socialismes, (avec Anne Demelenne, Isabelle Grippa, Yvan Mayeur, Yanic Samzun, Olga Zrihen), PAC, Aden, 2012.

La pertinence de l'escargot, en route vers la décroissance (avec Bernard Legros), Sang de la Terre, 2013.

Imaginaires pour des mondes nouveaux, Cheminements insoumis en philosophie politique, PAC, 2015.

REBOUSSOLONS-NOUS !

Réenchanter l'éducation populaire

Cette étude de Présence et Action Culturelles souhaite, en se fondant en particulier sur des théories philosophiques et des sciences sociales comme sur des expérimentations collectives et des projets alternatifs concrets, décrypter les basculements du monde contemporain afin de « se reboussoler » en revitalisant nos visions et nos aspirations pour le futur.

Les métamorphoses du présent, en termes, par exemple, de dégradation des écosystèmes, de démographie, de nouvelles technologies, d'extension du capitalisme ou d'accroissement des inégalités, nous oblige à changer nos lunettes pour analyser le réel et à réinventer nos valeurs de liberté, d'égalité et de solidarité dans des perspectives novatrices.

Ce modeste texte se décline en trois moments : quelques enseignements du passé, quelques défis du présent et quelques promesses pour l'avenir. Ils s'enracinent dans le vaste réservoir des savoirs intellectuels et dans les luttes que les humains mobilisent pour s'émanciper de l'ordre dominant qui règne sur la planète.

Ces pages s'appuient, dans une perspective d'éducation permanente, sur de nombreux auteurs dont la lecture des ouvrages permettra d'approfondir un thème ou un angle d'approche selon les intérêts ou la sensibilité de chacun.

Comprendre c'est désobéir, dénaturaliser pour défataliser, arrêter de censurer nos rêves, souder des mondes séparés... Toutes les formules sont opportunes pourvu qu'elles réenchantent l'éducation populaire et qu'elles dessinent un horizon fraternel à la hauteur de nos espérances.

PAC Agir par la Culture
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
Loterie Nationale
Avec le soutien de la Wallonie
9 782930 524467
5 €